

LES SECRETS DE L'ÉNERGIE



EDEAL

SOMMAIRE

Le Partage	3
Naissance d'un pouvoir	7
La projection	8
Un échange de vitalité ?	14
L'intégration	15
Travail à distance	19
L'intégration	20
Plus de trace de lésions !	22
L'accident	22
La délivrance	25
La lumière, force, vitalité, vie	26
Comment accéder à la Lumière	28
Le secret de la vitalité	28
Les secrets de l'énergie lumineuse	30
Le travail sur soi	31
Le pouvoir des différentes couleurs	32
Comment vous protéger	33
Travail sur le malade	33
Comment dynamiser	34
Les couleurs de chaque organe	35
Ramener le corps à la santé	36
Notes annexes	36

'Mon opinion est qu'il ne faut rien négliger dans un art qui intéresse tout le monde'

Hippocrate

Le monde regorge de guérisseurs de toutes sortes, mi-médecins, mi-médiums, mi-savants. Beaucoup dépassent les conclusions scientifiques et peuvent prétendre à la définition qu'Oscar Wilde donnait du poète : *"Celui qui répond à des questions non encore posées"*.

Christian H. Godefroy

Le Partage

Pourquoi m'arrêtez-vous ? demandai-je aux deux policiers entrés chez moi à sept heures du matin pour m'intimer l'ordre de les suivre.

Je ne pouvais me souvenir d'aucune peccadille susceptible d'attirer l'attention de la police. Craintif de nature, indifférent à ce qui n'était pas ma vie intérieure, soucieux de ne m'attirer de démêlés avec quiconque, je mettais soigneusement des oeillères chaque matin. Ma seule préoccupation était de satisfaire tout le monde en m'intégrant au schéma que la société m'avait fixé une fois pour toutes.

- Allez-vous m'expliquer ?

- Expliquer ? C'est vous qui vous expliquerez tout à l'heure, quand on vous interrogera.

- Dites-moi au moins de quoi il s'agit.

Ils haussèrent ensemble leurs lourdes épaules: - Suivez-nous et pas d'histoires.

Nous marchions dans les rues, paisibles à cette heure, moi entre eux, comme des camarades qui reviendraient d'une nuit bien employée. Je remarquai, dans le ciel étonnamment clair, des branches dépouillées qui s'y gravaient en profondeur, surpris de m'attacher aux arbres et à la lumière alors qu'il semblait être question de ma liberté. Il fallait réagir.

- Regardez au moins qui vous arrêtez, dis-je à mes compagnons. Je suis la crème des citoyens, incapable de discuter un règlement.

- Tous des petits saints, grommela mon bonhomme de droite, et il n'y a pas pire. Au moins, avec les vrais bandits on sait à quoi s'en tenir.

- T'en fais pas, éructa son copain de gauche. Est-ce que le mouton noir sait qu'il est noir ?

J'entendais l'écho de ces judicieuses paroles quand nous arrivâmes au but. C'était une longue pièce grise tapissée de dossiers. Derrière un bureau gris, un homme était installé qui me parut incolore.

- Alors me dit-il d'une voix sifflante, après avoir pris contact avec les deux policiers, il paraît que vous ne savez même pas de quoi il s'agit ?

- Pas du tout, dis-je, mais vous allez me l'apprendre.

- Foutez-le au ballon, ça lui rafraîchira la mémoire.

On me délesta de ma cravate, de ma ceinture, de mes lacets – et de mes objets personnels.

Gestes rudes, paroles humiliantes, rancœurs glaireuses, fade odeur de crasse dans le relent d'infamie, la cellule c'était tout cela. "Cela" incompréhensible, inadmissible, méconnaissable dans une existence comme la mienne.

Assis à croupetons sur l'inconfortable tabouret - on m'avait prévenu qu'il était interdit de s'étendre avant la nuit - la tête entre les mains, je m'efforçais de jauger l'imbécillité de cette affaire et le gâchis qu'elle apporterait à mon emploi du temps.

Calcul facile et vite fait. Après quoi, dans le silence hostile, je voulus penser. Peine perdue.

Que se passait-il ? Je crus que l'exaspération était la grande coupable et me ridait la cervelle. Mais il me fallut déchanter. Si je me trouvais incapable de penser, c'était parce que j'avais pris l'habitude de laisser l'environnement penser à ma place. L'environnement, autrement dit l'événement, les désirs et les habitudes. En dehors de ce cercle que restait-il ? Ni espace, ni temps, pas même moi. Quelque chose d'autre avait pensé à ma place.

Curieuse impression. Le monde se dissolvant contre les murs de ma cellule, je me trouvais tout à coup disponible pour un quelconque devenir.

J'avais donc cheminé jusqu'à ce jour dans un couloir étroit qui me rassurait parce que je m'appuyais tantôt à un mur tantôt à l'autre. Ces murailles je les concevais comme des soutiens. Et me voilà soudain transporté sur une surface plane et obscure, comme un aveugle qui n'a jamais imaginé le vaste ciel.

Les heures se chevauchant à toute lenteur me laissaient désespéré. Je les réduisais à une hypertrophie du présent.

Enfin, vers le soir, la porte s'ouvrit, violemment lancée par un gardien. Je bondis. Je ne supportais plus l'isolement.

- Bougez pas ! dit-il. C'est pas pour vous. Laissez passer.

Deux autres gardiens entrèrent, traînant par les bras un homme évanoui, si grand et si fort qu'ils eurent de la peine à le hisser sur le bat-flanc face au mien.

- Il s'est drôlement fait arranger, dit le gardien-chef. On le laisse là, provisoire. Surveillez-le. S'il passe l'arme à gauche, appelez ! Vous n'aurez qu'à cogner à la porte.

La porte refermée, comme un peu de lumière filtrait par le guichet, rejoignant la clarté de la lucarne, j'en profitai pour examiner le blessé. Son visage tuméfié devait être beau. Le sang coulait encore d'une arcade sourcilière ouverte et des narines. Au coin des lèvres une mousse rosâtre faisait de petites bulles.

Il demeurait inconscient, peut-être dans le coma. Je lui donnais entre vingt-cinq et trente ans car ses cheveux blonds se dressaient drus et abondants sur un front bas. Les paupières enflées faisaient auvent au-dessus des yeux fermés et des crispations nerveuses déformaient ce visage comme des tics. Il y avait de la boue sur ses vêtements déchirés par endroits, et jusque sur son visage. D'où je conclus qu'il sortait d'une rixe de la rue. Il devait souffrir intensément car, dans son inconscience, il criait et gémissait sans arrêt.

Il mit près d'une heure à reprendre connaissance. Ses yeux ne s'ouvraient toujours pas. Toutefois ses lèvres remuèrent sans parvenir à articuler une parole. Je me penchai sur lui, anxieux, essayant de comprendre, quand il se mit à hurler comme un torturé en lançant sa tête de droite à gauche comme pour se l'arracher du cou. Je lui pris la tête à deux mains pour la maintenir en place mais il hurla encore plus fort. Quand je le lâchai, mes mains étaient poissées d'un sang épais.

Sa souffrance était telle que j'en perdais le sens. Alors je me mis à cogner de toutes mes forces contre la porte, avec mes poings d'abord, puis avec le tabouret, pour appeler le gardien.

Personne ne venait. Il fallait pourtant soulager ce malheureux. On ne pouvait pas lui laisser passer la nuit ainsi. Ses hurlements s'enfonçaient dans ma poitrine.

Alors je rapprochai mon tabouret de son grabat, à toucher son corps de mes genoux, fixant intensément le beau visage ensanglanté. Il faisait nuit à présent, si bien que, pour retrouver ce visage, je devais le recréer dans mon imagination tel qu'il m'était apparu tout à l'heure. La pitié que j'en éprouvais m'unissait à cet être à la façon d'un câble. Et je m'aperçus qu'un nuage noir, plus ténébreux que l'obscurité, montait de lui. Cette opacité devenait tangible: c'était sa souffrance qui se matérialisait et m'atteignait.

Je frais par respirer avec peine dans ce brouillard écrasant. Malgré le tragique de l'instant, j'eus la sensation très douce d'un "déjà vécu". J'avais déjà connu cette identification avec la souffrance d'un autre être. Mais alors, terrassé par ma douleur personnelle, j'avais été deux fois vaincu. Tandis qu'à présent je voyais l'ennemi.

Un ennemi, on le combat. De quoi était-il fait, celui-ci ? Autant demander de quoi était formée la souffrance qui faisait panteler l'homme devant moi.

Une souffrance, on le sait, est particulière à chacun de nous comme son visage. Seulement, le visage, ce n'est pas la forme qui le caractérise mais l'expression. Par là je pouvais donc arriver à une précision.

Ce qui caractérisait la souffrance de ce blessé, c'était qu'elle l'avait vidé de son individualité. Arrêt total d'une pensée qui ne se manifestait plus que par la douleur. A moins que ce ne fût une douleur particulière.

Je fus tenté, puisque cette douleur était le résultat de coups et de blessures, de la situer dans les saignements et les ecchymoses. Erreur. Dans ce cas elle aurait été diffuse, alors que mon intuition la distinguait sous l'apparence d'un nœud atroce et compliqué, impitoyablement inséré entre les deux yeux. Je percevais, sur ce point précis, une lourdeur minérale qui, si on ne l'extirpait pas tout de suite, se liquéfierait en produit corrosif et amènerait forcément la mort.

Le temps passait. L'aube commençait à éclaircir l'atmosphère. Concentrant mon attention sur le front du blessé, je détectai, bien entre les sourcils, une déchirure des chairs en forme de triangle. La lame qui avait entamé ce point délicat surgit devant mes yeux. Aussitôt je m'en emparai et la retournai contre moi. Mon front éprouva la quintessence de la déchirure en sensation si aiguë que j'en perdis conscience.

Avais-je crié ? M'étais-je évanoui ? Mon front saignait-il ? Non, rien de tout cela, puisque mon intervention était restée mentale. Je touchai mon front à plusieurs reprises. Il ne saignait pas. N'empêche que la petite blessure imaginaire qui m'avait rempli d'angoisse me secouait comme un ciel d'orage.

J'étais entré de plein front dans le nuage qui s'était formé au-dessus du blessé. Sa douleur, empreinte par une malaisance, me répugnait à présent comme un animal d'ombre. J'avais des frissons de peur et de dégoût.

Mais il n'était pas question de cela. Si mon compagnon, écrasé comme il l'était, ne pouvait se défendre, je le pouvais, moi, pour deux. J'étais fort, en parfaite santé, libre quand même...

Alors je pris ses deux mains saignantes entre les miennes et nos bras devinrent les membres d'un seul et même être: le combattant. Fixant sur le visage flou la plaie en triangle, je crus voir mon visage s'y décalquer.

J'étais simplement devenu lui. J'avais mal partout à en crier. Mais je me répétais: "Je ne souffre pas, je me bats. Ce n'est pas moi qui halète, c'est lui en moi. Nous ne sommes pas deux prisonniers mais un prisonnier et un guerrier. Maintenant que je suis sa douleur, je dois détacher cette douleur de nous deux. J'y arriverai."

Dans ce but, je forçais ma vie personnelle à remplir en totalité mon cerveau, mes pensées, mes sensations, tout mon moi enfin. Ceci me constitua une armure intérieure que je n'avais plus qu'à déplacer vers l'extérieur, ce que je ris. La douleur étrangère tomba aussitôt de ma chair comme une peau morte.

La bataille était gagnée. Le blessé avait cessé de gémir. Il dormait paisiblement. Moi j'étais heureux, en paradis. Une joie nouvelle débordait de mon corps comme une lumière.

Quand la porte de la cellule s'ouvrit, j'eus l'impression de m'évader d'un rêve.

- On dirait qu'il va mieux, dit le gardien en se penchant sur le blessé. Ce n'était pas grave. Cette fois c'est pour vous qu'on vient. Suivez-moi !

- Qu'allez-vous faire de lui ? demandai-je.

- L'emmener à l'infirmerie, bien sûr. Hier soir il n'y avait plus de place. Et ce qu'on va faire de vous, ça ne vous intéresse pas ?

Je haussai les épaules. Avant de suivre le gardien, je me tournai vers le blessé pour le regarder une dernière fois.

- Merci mon ami, mon enfant, mon frère, lui dis-je intérieurement. Tu ne sauras jamais qu'il te fallait endurer cette torture pour que, dans ma vie sans but, je voie se lever une aube.

- Vous avez compris que nous avons fait erreur, me dit le fonctionnaire qui m'accompagnait à la grand'porte. Nous nous excusons.

Je ne répondis pas. Il n'aurait pas compris que je lui prenne les deux mains pour le remercier.

Je me sentais bien dans cette lumière neuve, car j'en faisais partie maintenant, non plus en spectateur anonyme mais en témoin intégré. Quelque chose d'indéfinissable s'émouvait en moi, comme lorsqu'on entend de très loin la musique d'un autre monde apportée par le vent.

Je n'éprouvais plus la nécessité d'être quelqu'un de défini par rapport à quelque chose de précis. Je marchais sans penser à la route, ivre d'une joie informulée.

L'immense vérité qui m'avait foudroyé montait comme un Graal. C'était bien cela: le contact avec le divin par la lutte contre le mal, la conception du partage humain enfin simplifiée, une moitié de l'humanité consumant de sa compassion la désolation de l'autre moitié, la délivrant de sa douleur et lui offrant ses forces...

La pitié, que l'on avait toujours considérée comme une valeur statique, manifestait une puissance incontestable. Prendre et donner seraient les deux plateaux d'une même balance, mue par la décantation de la pensée.

En arrivant dans ma chambre, comme je m'étendais pour me reposer, j'ouvris machinalement un livre qui traînait sur ma table.

Ce livre me parla. Il dit:

"La notion de révélation au sens où, brusquement, avec une incroyable sûreté, une finesse indicible, quelque chose devient visible, audible, quelque chose qui nous ébranle et vous bouleverse jusqu'au tréfonds, ne fait que désigner l'état de fait.

On écoute, on ne cherche pas, on accepte sans demander qui donne; comme un éclair brille la pensée... Un ravissement dont l'immense tension se résout parfois en un flot de larmes... Un total "hors de soi" avec la conscience très distincte d'un nombre infini de frissons subtils, de ruissellements qui descendent jusqu'aux orteils, une profondeur heureuse où le plus douloureux, le plus sombre ne fait pas contraste mais apparaît comme conditionné, comme provoqué, comme une teinte nécessaire à l'intérieur d'une telle surabondance de lumière: un instant de rapports rythmiques qui couvrent de vastes espaces de formes; l'extension, le besoin d'un rythme qui tout embrasse... Tout cela se passe de façon absolument involontaire mais comme dans une bourrasque de sentiment, de disponibilité, de liberté, de puissance, de divinité" (Nietzsche).

Comment ne pas reconnaître la main de la destinée ?

Grâce à ce livre je sus que je ne me trompais pas, que ma journée d'hier, sordide et révoltante, avait été une naissance.

Et l'homme que j'étais devenu, décida quoi qu'il dût lui en coûter, de se consacrer à cette nouvelle naissance.

Naissance d'un pouvoir

Mais comme il est prudent de mesurer ses convictions à celles d'autrui, je me confiai au Docteur V., mon ami de toujours.

- Ne t'exalte pas, me dit-il. C'est entendu, tu as fait une découverte, et elle te donne l'impression d'un monde nouveau. Je ne veux pas te décourager. Pourtant, à tout prendre,

qu'as-tu découvert ? Une réalité vieille comme le monde: la puissance de l'altruisme. Conviens qu'il n'y a là rien de plus.

- Rien de plus ? Ceci ne te suffit pas ? Moi je l'envisage comme un infini. Pour tout te dire, j'ai décidé de construire ma vie autour de cette découverte.

- Illusion ! On ne construit pas sa vie. Le gros œuvre existe déjà quand on vient au monde. Bien sûr, on peut diriger, contrôler. Si tu y tiens vraiment, je te conseille de rester tout simplement disponible. Tu n'as qu'à rejeter les idées préconçues, même celles qui te paraissent émerger de ton "infini". C'est moins facile qu'on ne croit. Et d'abord...

- D'abord quoi ?

- Prouve-toi à toi-même que tu es à la hauteur de ce destin.

- Comment cela ?

- Pour l'instant, à mon avis, tu n'as rien de mieux à faire qu'attendre la suite des événements sans te monter la tête.

- Attendre les événements ? On me donne un phare et tu veux que je le mette sous le boisseau ?

- Un phare ! Comme tu y vas ! Disons une lanterne. Ou une torche pour te faire plaisir. On reparlera du phare quand il dominera la mer et balaiera l'espace de sa lumière pour guider les naufragés. Nous n'y sommes pas encore. Ne t'impatiente pas. Des naufragés, il y en aura toujours. J'en fais l'expérience.

- Alors, mon expérience à moi, tu n'y crois pas ?

- Je crois à la réalité que tu as côtoyée et qui vit en toi.

Je crois que "la science n'étant autre que la marche à la découverte de l'Unité" (Vivekananda) nous nous retrouverons peut-être au bout du chemin. Mais il te faudra pour cela obtenir d'autres aboutissements incroyables d'où devra découler une méthode avec ses règles, sur lesquelles d'autres, non formés par toi, pourront se baser.

- Tu éteins tout avec ton scepticisme. Pourtant, en qualité de docteur, tu devrais avoir accès à la volupté de guérir.

- Je la connais, n'en doute pas. Je suis même convaincu que celui qui a, comme toi, une fois au moins dans sa vie et par n'importe quel moyen, arraché et combattu sur lui-même la souffrance d'autrui, celui-là a franchi des limites. Il est né à un autre monde.

- Voilà ce que je voulais t'entendre dire. Veux-tu m'aider ? - Je t'aiderai. Attendons notre heure.

La projection

- J'ai ton affaire, me dit mon ami, quelques jours plus tard. Une de mes malades doit être amputée des mains la semaine prochaine. C'est une petite jeune fille de dix-huit ans, atteinte d'une gangrène dont nous ne venons pas à bout. Tu penses bien que tout a été essayé. Tout... sauf ce qui n'est pas officiel, bien entendu. La petite a maintenant sur les

mains quatorze excoriations qui vont jusqu'à l'os. Veux-tu essayer de la soigner ? Etant données nos relations, cela restera discret. Je ne vois plus d'autre remède.

- C'est toi, médecin des hôpitaux, qui me lances dans cette aventure ? Tu sais pourtant que j'ignore tout, absolument tout du domaine médical. Je ne m'y suis jamais attaqué, même par curiosité. Si c'est aussi grave que tu le dis !... Comment veux-tu que je m'y prenne ?

- Tu as du fluide dans les mains. Sers-t-en.

- Je n'ai jamais prétendu avoir du fluide. Le magnétisme est un métier.

- Mais quand tu as soigné ton bonhomme...

- Je n'ai pas "soigné mon bonhomme", comme tu dis. J'ai eu terriblement pitié de lui et...

- ...Et l'esprit frittant l'acte, tu as inconsciemment accumulé l'énergie qui pouvait se substituer à la sienne. Il est donc superflu d'employer les grands mots: fluide, magnétisme. On ne t'en demande pas tant. N'as-tu pas pitié de cette petite qui se prépare une vie atroce ? Fais pour elle ce que tu as fait pour le bonhomme, c'est-à-dire ce que tu pourras.

- Aucun rapport.

- C'est inouï de penser que le même individu qui se croyait devenu un phare n'ose plus allumer sa lanterne. Je vais donc préciser: cette jeune fille souffre d'une carence vitale. Toi tu as de la vie à revendre. Puisque tu sais irradier, dirige simplement ton irradiation sur les parties des chairs où le sang ne circule plus. Ce n'est pas sorcier il me semble. Insuffle-lui des forces vives et ne t'occupe pas de savoir quel nom elles portent. Etant donné la jeunesse de cette petite et son désir de vivre, tu verras que ces forces s'activeront en elle comme s'active une greffe sur un organe sain. Tu as compris ?

- J'ai parfaitement compris mais je ne vois pas comment agir sur une circulation sanguine dont j'ignore tout. Laisse-moi le temps de me documenter.

- Qui te parle de circulation sanguine et de documentation ? Dieu, que nous serions heureux, nous, les docteurs, si les guérisseurs n'essayaient pas de comprendre ! A chacun son métier. Depuis vingt ans que je m'évertue à résoudre les problèmes de la maladie, chaque jour me remet devant une nouvelle énigme. Non, ce que je veux de toi, c'est profiter de ta bienheureuse ignorance qui laisse libre cours à l'intuition et libère l'instinct. J'ai l'intention, comme tu peux l'imaginer, de surveiller quotidiennement ton travail, sans toutefois intervenir. Pour l'instant, il s'agit seulement de revigorer un courant vital déficient afin d'en rétablir l'équilibre. Après j'y pourvoirai. Ça ira tout seul.

- Tout seul ? Tu en parles à ton aise.

- Je sais ce que je dis: phare ou lanterne, c'est une affaire entre toi et toi. Je te recommande la prudence. Ne te lance pas tête baissée. Fais des essais afin de ne pas risquer d'erreur dans le maniement du fluide.

- Explique-toi, docteur. Tu me parais plus savant que moi-même en cela.

- Peut-être. Ce qu'il faudra, tout d'abord, ce sera déterminer l'étendue et la densité du champ magnétique de ta malade. Notre patiente est si dévitalisée que tu auras du mal à y arriver.

Ensuite, pour régler les courants, je te conseille des ruses de Sioux sur le sentier de la guerre. Un fluide donné s'accorde ou ne s'accorde pas avec un tempérament donné. C'est la même histoire qu'avec le sang, sauf que, pour les fluides nous n'avons pas encore mis au point les procédés de préhension et de vérification. Nous n'en sommes pas loin. Toutefois, pour l'instant, on ne peut compter que sur l'instinct du vitaliseur. Je suis sûr que ce travail ne présentera pas de difficulté pour toi.

- J'ai l'impression que ce "travail" te paraît aussi normal-que de faire une piqûre ou rédiger une ordonnance. Ce que, du reste, tu viens de faire verbalement.

- Encore plus normal que tu n'imagines. Les fluides semblent doués d'une meilleure intelligence que nous. Il faut les émettre, bien sûr, et que la pensée les dirige. Mais il arrive que, même laissés à leur convenance, ils vont se fixer d'office au point où le corps en a besoin car ils sentent qu'ils y seront bien accueillis. Alors ! Tu es convaincu ?

- Je réfléchirai.

- Parfait ! Dépêche-toi car je serai là demain avec la petite, avant mon service à l'hôpital.

J'avoue avoir été bouleversé par la proposition de mon ami. Nous nous connaissions depuis nos vingt ans et j'avais toujours éprouvé pour lui tant de l'admiration que du respect car il était à la fois excellent médecin et savant. En tant que savant son esprit fonctionnait à longueur de temps à la recherche de conceptions nouvelles. En tant que médecin il n'avait jamais pu s'habituer comme le font tant d'autres, à considérer sans malaise la souffrance de ses malades. Pour lui, l'annihilation de la douleur était le devoir le plus strict et la fonction indiscutable du respect de la Vie qu'il écrivait avec un grand V.

- Une porte n'est jamais seule à s'ouvrir, m'avait-il dit en entendant mon récit. Il y en a d'autres. Ne les manque pas. Le fluide je savais que c'était monnaie courante et que, plus ou moins, nous en avons tous. Les dernières expériences photographiques n'avaient-elles pas prouvé que les mains des médiums "émettaient des vibrations lumineuses en forme de flammes colorées, brillantes et claires, tandis que celles des non-médiums ne donnaient qu'une clarté floue et chaotique" ?

Etant donné que rien au monde n'avait pu me faire soupçonner que j'étais médium - état dont je me sentais à mille lieues - Je ne voyais pas pourquoi mes mains auraient eu une puissance guérisseuse. A moins que cette puissance ne fût à la portée de tous...

Je ne dormis guère cette nuit-là. Assis sur mon lit, j'appelais de toute mon âme le secours d'intensité qui porte notre pensée à son paroxysme. Mais, à part l'agacement inutile des heures d'insomnie, je ne pus me rappeler la moindre idée valable. Une seule réponse à mes efforts: le vide.

Mon ami arriva le lendemain matin, précis comme une horloge. Il fit passer devant lui une toute jeune fille blonde, au teint trop transparent, aux yeux d'un bleu d'enfance.

Comme je l'engageais à s'asseoir, il me dit précipitamment:

- Je suis trop pressé. Je vous laisse. Je reviendrai chercher la petite après mon service.

Je ne savais vraiment pas que dire à cette enfant qui restait plantée devant moi, muette de timidité, serrant contre sa jupe ses mains bandées dont elle avait honte.

- Le docteur vous a amenée ici, lui dis-je, pour que j'essaie sur vous un traitement..., un peu spécial. Vous a-t-il expliqué ?

- Il m'a seulement dit, Monsieur, que vous alliez me guérir sans me faire mal et que je redeviendrais comme avant. Je n'y croyais pas beaucoup, il y a si longtemps que je suis malade ! Mais à présent que je vous ai vu, j'en suis sûre. D'ailleurs, le docteur ne voudrait pas me tromper. Il est si bon ! Je n'ai pas d'argent du tout, vous savez.

- Aucune importance. Que faisiez-vous dans la vie jusqu'à votre maladie ?

- J'ai commencé à travailler très jeune comme domestique, mais un jour je n'avais plus de forces. Et puis la maladie s'est déclarée.

- Je ferai de mon mieux pour vous aider. Si je n'y arrivais pas...

- Oh ! Monsieur, si je ne peux pas guérir, je suis décidée à ne pas accepter de vivre. Une infirmière m'a dit qu'on devrait me couper les mains. J'allais me marier. Alors vous pensez bien...

Elle hoquetait d'émotion et je sentis qu'elle avait dû pleurer jour et nuit depuis la terrible révélation de l'infirmière. Elle n'avait pas encore osé me regarder en face.

- Asseyez-vous, lui dis-je, essayez de vous détendre. Soyez calme. Posez vos deux mains à plat sur ce coussin.

Nous étions face à face, des deux côtés d'une table étroite. - Dois-je enlever mes pansements ?

- Pas encore.

Craignant que la réalité visible me dissimulât la réalité profonde à laquelle je voulais accéder, je retardais le moment décisif. Je me sentais inexpert et dénué d'intentions justes. Pour me donner une contenance, j'étendis mes mains ouvertes à une vingtaine de centimètres au-dessus des mains malades. Qu'attendais-je ? Mes mains se glaçaient. Était-ce l'émotion ?

Pour emprunter l'étroit chemin par lequel progressait l'aide à autrui, une grande rigueur de direction était indispensable. Or, la rigueur n'est possible que si l'on se sent maître de l'acte à accomplir.

Pourtant, à bien observer, il me semblait vaguement que des courants légers s'établissaient déjà entre mes mains et les mains malades. Sans doute étais-je victime de la fixation de l'effort, cette fixation qui renvoyait mon désir comme un miroir.

Quand mon ami revint, un simple coup d'œil lui fit comprendre que j'étais désespéré, prêt à me désister. Aussi reparti-il en trombe après m'avoir crié :

- Merci et excuse-moi. A demain !

Le lendemain, j'étais bien décidé à ne pas renouveler cette comédie inutile. Ce renoncement m'humiliait, je l'avoue, non tant parce qu'il était l'aveu d'une incapacité notoire, que parce qu'il me rejetait hors du monde dont je m'étais proposé de devenir un citoyen à part entière.

Si je n'avais pas osé regarder les plaies de la jeune fille, c'est parce que je me les représentais en cauchemar. Elles accentueraient le pénible contraste avec le mince visage et les yeux si clairs.

Assis dans mon jardin, j'essayais de dissoudre la lutte qui se livrait en moi. Mes pensées me faisaient mal. Pour les chasser je voulus m'en abstraire. Alors elles s'abîmèrent en un remous d'où s'évaporaient également l'attrait et le retrait. Ce remous, qui m'entraînait dans sa pesanteur, me remémora la solitude de la prison. Je tournais en rond, je voulus en sortir.

Je relevai la tête: Le ciel banal, bleu avec des nuages blancs, m'offrit une surface transparente qui ressemblait - mais oui, qui ressemblait à de la joie. Comment exprimer l'inexprimable qui m'envahit soudain ? Je le crus sans motif. Toutefois, cette joie, je respirai aussi profondément que possible. J'en emplis mes poumons. Elle était d'une qualité à la fois sereine et légère, constructive surtout. Et je sus, comme si on me l'avait crié, qu'elle devenait l'ennemie de la terrible gangrène, et qu'elle m'avait imbibé pour que j'arrive à vaincre ce mal.

Une heure plus tard, la jeune fille entra:

- Le docteur m'a laissée au bas de l'escalier. Je dois le retrouver devant la porte dans une heure. Il passera me prendre en auto.

Elle s'assit à la même place qu'hier sans attendre que je l'y invite. Comme hier, elle posa ses deux mains bandées sur le coussin. Je réexaminai attentivement:

- Qu'avez-vous ce matin ? Les traits tirés, les yeux cernés... Qu'est-ce qui se passe ?

- Oh ! Rien de spécial ! J'ai pensé cette nuit que je devais faire un effort, moi aussi, pour aider..., quelque chose de difficile. Tenez ! D'abord je vous ai apporté toutes mes économies dans ce sac. Ce n'est pas beaucoup, je sais, mais je compléterai quand j'aurai repris mon travail. Et puis, je voulais vous dire: cette nuit je ne me suis pas couchée. Je suis restée à genoux devant mon lit et j'ai prié tout le temps. Je ne savais rien faire d'autre. On dit qu'il faut donner quand on veut recevoir. Croyez-vous que cela nous aidera ?

La gorge serrée par tant de foi je ne répondis pas. Mais une brusque impulsion fit que je dégageai aussitôt les mains de leurs pansements. Elles apparurent longues, minces, les doigts déformés, gonflés de pus.

- Ce n'est pas beau, n'est-ce pas ?

Je continuais à garder le silence. De ces jeunes mains proches de la pourriture montait un appel aussi net qu'un cri. Mes mains se tendirent vers cet appel, s'y chauffèrent comme à une flamme. Des picotements, m'envahissant les doigts, gagnèrent mes coudes sous forme d'élancements. Mes bras me firent mal au point que bientôt ce ne fut plus supportable. Alors je retirai mes mains, fermai les yeux et pris une profonde aspiration. J'étouffais, j'avais des vertiges.

Quand je rouvris les yeux, la jeune fille plongeait son regard dans le mien.

- Oh ! Monsieur, dit-elle; comme vous m'avez fait du bien. Je crois que bientôt je pourrai remuer les doigts.

Quoi qu'il en soit, reposez-vous aujourd'hui et dormez longtemps cette nuit pour rattraper votre veillée. Nous aurons beaucoup à faire aux prochaines séances. Votre appel a été entendu.

Nous avions, l'un et l'autre, envie de rire et de pleurer à la fois. Quand retentit le klaxon du docteur, la petite m'embrassa sur les deux joues.

- Comme si j'étais votre fille, me dit-elle.

On ne pouvait mieux exprimer ni plus simplement la sensation d'union par le sang que donne la communication des fluides.

Le rôle de cet appel, qui s'était avéré indispensable pour déclencher le résultat attendu, me hanta toute la soirée.

L'appel avait donc été l'élément de base ? Quoi d'étonnant à cela ? N'est-ce pas l'appel qui détermine, sous des apparences diverses, la direction des trajectoires, la cohésion chimique, les transmissions physiques comme biologiques, les combinaisons mathématiques, musicales, etc. ?

Il était logique qu'après le violent assaut de la maladie, le corps tout entier, entrevoyant un espoir de guérison, se fût appuyé sur son désespoir pour jeter l'appel de détresse.

Ceci devait m'amener à comprendre plus tard que, si les enfants et les animaux sont facilement guérissables, c'est parce qu'ils projettent d'instinct un appel à l'aide que ne freinent ni les faux principes ni les idées préconçues. Humble et direct, leur appel n'est entaché d'aucune méfiance.

Il y eut encore pour ma malade neuf séances consécutives, faites d'autant d'espérance que de déception. Quand elle me dit un jour:

- Regardez ! Mes phalanges se sont ouvertes. La peau a craqué.

De fait, à l'endroit des infections profondes, la peau présentait de légères déchirures. Alors je projetai avec force sur ces ouvertures un fluide, non plus en pluie mais en rayons qui pénétraient profondément. Ces rayons vibrèrent comme les cordes d'un instrument. Aussitôt, les doigts malades, demeurés presque inertes jusque là, émirent à leur tour des vibrations: lentes et lourdes au début, presque incontrôlables, mais s'activant peu à peu.

Je regardai ma malade, plus blême que jamais, les dents serrées, crispée pour lutter contre l'évanouissement.

- J'arrête, lui dis-je. Nous reprendrons demain.

- Oh, non ! Je vous en prie, continuez, continuez ! - Mais vous souffrez. Est-ce des mains ?

- Pas des mains, de tout le corps. Comme si une fièvre brûlante me creusait. Ca fait mal, très mal. Je ne me rends pas compte pourquoi. Je sais seulement que c'est un bon mal. Quelque chose va changer pour moi.

Afin d'alléger mon action, je soulevai mes mains au-dessus des siennes, sans toutefois déplacer la direction des rayons. A ma grande surprise, le pus monta des plaies et s'écoula le long des doigts. En augmentant ou diminuant la puissance des rayons, je m'assurai que je n'étais pas victime d'une hallucination.

Le pus obéissait à l'intensification. Ce n'était pas une illusion. Les plaies se vidaient par aspiration de fluide.

Je ne sais comment se définit la beauté. Mais j'ose affirmer que rien au monde ne me paraissait plus beau que ce fluide que j'épongeais avec de la ouate.

Quand mon ami vint ce jour-là, il nous trouva dans un délire de joie.

- Qu'est-ce qui vous arrive ?

- La partie est gagnée, dis-je.

Elle montra ses deux mains nues où ne subsistaient que quelques traînées jaunes.

- J'ai envie de danser, fit-elle, les yeux brillants.

- Moi aussi, bien que je n'aie plus l'âge. Nous allons fêter cette victoire, je vais chercher du champagne.

- Doucement ! fit le docteur, toujours prudent. Ce n'est encore qu'un début de victoire. J'ai néanmoins l'impression qu'une fois les plaies complètement vidées, elles se cicatriseront vite. Allons ! Donne quand même ton champagne.

Ce traitement, pourtant parfaitement réussi, puisqu'il n'y eut pas de rechute, me laissa songeur.

Un échange de vitalité ?

Le résultat que j'avais obtenu au premier essai, sur le blessé de la prison, je l'avais compris. C'était clair: l'excès de souffrance de mon compagnon, multiplié par nos conditions un peu spéciales d'immobilisation, de limitation d'espace, d'isolement dans lesquels nous nous trouvions, avait déclenché en moi une révolte intérieure, un désir de combattre, de vaincre à tout prix. D'où l'instinct avait dégagé le procédé d'échange: "Tu souffres, tu es vaincu, je prends ta souffrance comme on prend dans la bataille la place d'un camarade blessé, je m'attribue ton mal, je me bats pour toi et pour moi, après quoi je rejette ton mal qui ne m'était pas destiné".

Dans ce cas particulier, ma responsabilité avait donc joué par voie de décision. Ce que j'avais réalisé, j'en pouvais aligner les motifs un par un. Cela me rassurait. Tandis que, dans la guérison de la gangrène, il n'y avait eu aucun apport volontaire de ma part: ni physique, ni moral, ni psychique. Tout au contraire, je luttais contre la répulsion et le désir de fuir. Compte tenu de la pitié que l'on éprouve forcément pour un être jeune atteint en plein épanouissement, je n'avais réussi à susciter en moi qu'une concession de principe.

Donc, le contact psychique ayant été nul, il me fallait reconnaître que le seul fluide de mes mains, indépendamment de tout autre apport, avait fait évoluer la maladie.

Autrement dit, la peau avait réactivé la peau. Ce qui m'ouvrait un nouvel horizon: le semblable vitalisant son semblable par recours à la similitude.

Ainsi la peau malade pouvait dire à une peau saine: "Donne-moi ta vitalité", et lui en tracer le chemin. La peau saine fournissait alors une émission d'énergie dont l'autre s'emparait.

- Les déductions auxquelles tu te livres, pourraient être pour toi une source de fortune. Puisque la peau agit par projection directe sur la peau, ce ne te serait qu'un jeu de régénérer les peaux marquées par les soucis quotidiens. Quelques minutes de traitement de temps à autre et furie la vieillesse avec ses rides. Qu'en dis-tu ?

- Je t'avoue avoir déjà fait quelques expériences de ce genre par curiosité. Mais il y a mieux à faire, étant donnée la vitalité que cela me coûterait, que prendre la place d'une pommade. Sans compter que la chirurgie esthétique pare merveilleusement bien aux marques de vieillesse. Toutefois on peut envisager...

- Quoi donc ?

- La jeunesse pourra être à volonté rendue à tous les visages dès que sera au point la machine, actuellement à l'étude, qui permettra d'emmagasiner le fluide du vitaliseur et de le répartir suivant nécessité. Dès lors, n'importe quel vitaliseur pourra remplir la machine, et nous verrons des camionnettes marquées DON DU FLUIDE rouler derrière leurs aînées qui affichent DON DU SANG. Le travail sera plus objectif, plus précis.

- Très bien. Mais, en attendant, que comptes-tu faire ?

- Etendre l'étude de l'influence des similitudes sur les divers organes qui constituent le corps humain, et me rendre compte, sitôt que l'occasion m'en sera donnée, si un cœur peut aider un cœur, le foie un foie, les poumons des poumons.

- De quelle façon puisque tout cela est interne ?

- Par simple afflux mental de vitalité, projeté, à travers la pensée, par l'organe sain à l'organe lésé, sous forme de don gratuit: le don d'altruisme.

- Si j'étais toi, me dit mon ami, je viserais moins haut. C'est le docteur qui te parle maintenant. Tu risques d'œuvrer dans le brouillard et que cela te coûte cher, tu peux m'en croire. Sans compter que je me demande quel fou pourrait prêter foi à cette forme d'utilisation de la vitalité ?

Cela devrait me coûter cher en effet, puisque le premier résultat d'une recherche, même désintéressée, est toujours déprécié. Mon ami ne s'était trompé que sur un point: le "fou" n'était pas loin car ce fut lui, en personne, qui m'appela.

L'intégration

Mon ami avait une fille unique de vingt ans dont nous venions de fêter le mariage. Elle était l'image du bonheur de vivre. Ses yeux verts faisaient penser aux regards dont on disait dans les contes de fées qu'ils brillaient comme des escarboucles. Je l'avais connue toute petite et

elle m'aimait presque autant que son père. Aussi avais-je été, moi aussi, ce jour-là, invité à pendre la crémaillère.

Je souriais à Reine qui se prodiguait, allant de l'un à l'autre, offrant des rafraîchissements. Mais, en la regardant mieux, quelque chose me gêna dans son visage, comme une fausse sonorité intérieure. Je me frottai machinalement les yeux.

- Qu'as-tu tout à coup ? me demanda mon ami. Tu as changé d'expression.

- Ce n'est rien, dis-je, je t'expliquerai plus tard.

Je chassai de mon esprit l'impression désagréable. Reine avait retrouvé son éclat.

J'avais déjà entendu parler, sans m'y intéresser vraiment, de cette étrange manifestation, à peu de chose près de même nature que l'aura, qu'on appelle le "masque agissant". Il varie selon l'état psychique de l'être dont il représente l'avenir proche. De même que le son va moins vite que la lumière et que le tonnerre vient après l'éclair, quand nous amorçons une réalisation dans notre existence, c'est après-coup. Nous "réalisons" ce qui a déjà eu lieu. Autrement dit, nous vivons sur du "déjà accompli".

Le jour où je m'entretins de cela avec mon ami, il s'en irrita.

- Tu fais de la schizophrénie, me dit-il. Moi j'ai beau regarder vivre Reine, je ne peux en déduire qu'une chose: elle est heureuse.

- Je suis sûr que quelque chose d'inattendu la menace. L'aspect particulier de son visage ne trompe pas.

- Que veux-tu qui la menace ? Un accident ?

- Ou une maladie. Je ne sais pas encore.

Impressionné quand même par mon insistance, mon ami fit subir à sa fille tout ce qu'a pu imaginer la médecine comme radios, analyses, etc.

- Elle est en parfaite santé, me dit-il enfin. C'est toi que je vais soigner. Ce n'est pas étonnant que tu t'inquiètes. Reine vient de changer de vie et cela déclenche certainement des bouleversements en elle. Du reste, depuis sa naissance tu l'as couvée, t'affolant au moindre bobo. Avoue-le ! Tu as une imagination suspecte.

Je ne protestai plus. Pourquoi faire ? Les mots sont lettre morte bien que faciles à grouper pour convaincre. La vraie preuve de ce que l'on soupçonne sans parvenir à le démontrer, ne peut être finalement fournie que par la vie. La vie, on la comprend ou on ne la comprend pas. Peu importe puisque, d'une façon ou d'une autre, elle s'impose à tel titre qu'on ne peut plus discuter. Et, Dieu sait si elle réserve d'étranges surprises aux sceptiques !

Ne possédant aucune des données scientifiques qui tapissaient le cerveau de mon ami, je ne pouvais donc que m'en tenir à l'irraisonné de l'intuition.

Même lorsque les êtres évoluaient en d'identiques occupations sociales, aux mêmes couches de la société, je les voyais, moi, se mouvoir en des couches d'existences différentes. Car il y a une généalogie de la vie comme des profondeurs du sol. Et, semblables au sol qui se transforme sans cesse, bien qu'insensiblement, sous nos pieds, les

êtres se transformaient insensiblement aussi dans leur existence sous-jacente. J'aurais aimé pouvoir indiquer à chacun sa minéralogie psychique afin qu'il connût le point idéal sur lequel il devrait diriger son attention pour une parfaite harmonie.

Il n'est rien au monde de plus obstiné que le chercheur désintéressé. Or, ce qui m'avait frappé sur la personne de Reine, et fait présager un malheur, existait forcément chez les autres. Simplement, je ne l'avais pas remarqué parce que je n'y avais pas été sensibilisé par excès d'affection.

Une attention ne pourrait que servir mes fins. Aussi me mêlai-je pendant des heures aux foules afin d'observer les gens sans qu'ils s'en aperçoivent.

Je remarquai alors que le "masque agissant" n'était perceptible que sur ceux dont l'état moral ou physique se trouvait perturbé.

Placé à quelques millimètres du visage de chair pour lequel il jouait le rôle de visage "avancé", il le révélait totalement.

Un visage normal pouvait camoufler son expression tandis que le "masque agissant", plus subtil, ne se pliait pas à la volonté de son personnage. Manifestement il représentait le prototype de l'être dans sa vérité. Il était le concentré du cœur, du corps, de l'esprit, même de la silhouette. De sorte qu'il en exprimait le devenir inéluctable.

Chez les inconscients, les inertes, les brutes, le masque restait identique au visage, collé en épaisseur à la chair. Il n'y ajoutait ni n'en retranchait rien.

Tandis que chez les cérébraux et les sensitifs, il se montrât souple, malléable, actif, et se maintenait un peu en avant du visage dont il transformait ou corrigeait l'expression lorsque les traits ne correspondaient plus à la pensée.

Je pouvais donc partager mon classement en deux catégories: les gens dont le "masque agissant" adhérait totalement à la chair jusqu'à s'y confondre, donc à y perdre son existence propre, et ceux, diamétralement opposés, où c'était la chair qui s'évadât de sa lourdeur pour s'unir à l'état fluide du masque, capable de le représenter dans sa valeur intrinsèque.

Comment protéger un être quand on ignore la nature du danger qui le menace ? Chaque fois que je revoyais Reine, son visage me paraissait plus flou et plus gris. Je ne savais pas qu'il me faudrait vivre encore des années avant de connaître les divers moyens de protection qu'on peut employer, tant contre un destin que contre de mauvaises influences, pour soi et pour les autres.

Le temps passait. La menace ne se concrétisait pas, Reine vivait joyeusement dans le scintillement de son bonheur tout neuf. Et je finis par me convaincre que j'avais été victime de mon imagination. Je ne ris donc plus la moindre allusion à ce problème.

Huit mois plus tard - il était deux heures du matin - je vis arriver chez moi mon ami, si hagard, si bouleversé que j'eus peine à le reconnaître.

- Reine, me dit-il en bégayant, Reine, elle est perdue. Tu avais vu juste avec la menace.

- Un accident ?

- Non, nous venions de dîner tous ensemble hier soir quand elle a eu un brusque vomissement de sang que rien n'avait pu prévoir. L'hémoptysie a duré près d'une heure. Aucun coagulant ne l'arrêtait. Je croyais devenir fou à voir cette petite se vider ainsi.

- Elle est à l'hôpital ?

- On l'y a transportée d'urgence. Tu penses bien que rien n'a été épargné des médicaments possibles. Mais elle est encore dans le coma.

- Tu as demandé une consultation ?

- Le Professeur H. s'est dérangé en personne. Tu sais qu'il est notre plus grand physiologiste. Il s'est emporté contre moi, fou de rage. Il m'a dit que Reine était dans les conditions d'un grand tuberculeux jamais soigné depuis dix ans.

- Tu lui as montré les radios ?

- Bien sûr ! Et les tomos. Heureusement que tu m'avais obligé à les faire.

- Qu'a dit le Professeur ?

- Il ne comprend plus. Il étudie le cas. Il ne m'a pas caché que cela sort des normes habituelles. La vraie médecine ne peut rien. Nous n'avons que des palliatifs.

- La "vraie médecine" ? dis-je, pensif.

- Je suis sûr que, toi, tu peux faire quelque chose. Nous sommes prêts à tout essayer. Je t'en supplie, sauve-la moi !

- Puis-je venir avec toi à l'hôpital ?

- Si tu veux. Son mari est auprès d'elle. Alors, pour l'amour du Ciel, qu'il ne se doute de rien. S'il imaginait...

- Que nous sommes prêts à la guérir par tous les moyens, il serait scandalisé ?

- Peu importe. Viens.

Reine était étendue, raide et très pâle, sur ce lit d'hôpital. J'étais si bouleversé que rien ne me vint à l'esprit, à dire ou à faire. Je restais là, debout, près d'elle, hébété sous les regards hostiles du mari.

- Ne perdons pas de temps, dis-je à mon ami, je lui serai plus utile de loin que de près.

- Le professeur H. déclare que si nous venions à la garder seulement trois jours en vie, nous aurions franchi un cap. Essaie ! Elle t'aimait tant. Rappelle-toi: quand elle était petite et qu'elle avait du chagrin elle n'acceptait que toi pour la consoler.

- Je donnerais volontiers ma vie pour elle, dis-je. Tiens-moi au courant de la moindre fluctuation.

Travail à distance

Une fois rentré chez moi, je fis ce que les présences étrangères m'avaient empêché de faire. Je pris mentalement Reine dans mes bras et l'embrassai avec force comme lorsqu'elle était petite. Puis je la remis sur son lit d'hôpital et m'efforçai de considérer son état objectivement.

Son corps physique inanimé se dissolvait dans ma mémoire mais je distinguais parfaitement son corps subtil, tout élan et transparence, l'innocence même.

Ma méditation fit de Reine un cristal de résonance traversé par une douceur fluide au goût d'illimité, s'évaporant, se diluant, puis resserrant le contact.

Je sus par là que l'énergie émise par mon affection pour Reine avait touché en elle un centre correspondant. Je lui dis alors, en toute intensité: "Vis de ma vie, petite bien-aimée, et que mon souffle soit ton souffle".

Puis je tombai dans un sommeil sans fond.

Je sortis de ce mystérieux sommeil dans un état d'épuisement total, comme si l'on m'avait vidé moi-même de mon sang. J'eus à peine la force d'atteindre le téléphone.

- Tu dormais donc ? me dit mon ami scandalisé. Je sonne depuis dix minutes.

- Je n'entendais pas. Quelles sont les nouvelles ?

- Elle est sortie du coma. Elle m'a parlé. Elle a même essayé de sourire. Elle ne souffre pas. Je te rappellerai tout à l'heure.

Il me fallut attendre le soir. La voix de mon ami était peine audible:

- Elle a eu de nouvelles hémoptysies, extrêmement violentes. Dix-sept dans la journée. Je ne l'ai pas quittée une seconde. L'hémoptysie se déclenche au moindre mouvement. La nuit est à redouter. Immobilise-la mais sans qu'elle en éprouve d'angoisse car elle se débattrait. Toi-même, ne t'endors pas ! Emmène-là dans le monde auquel tu crois.

Puisque Reine avait senti mon affection, puisqu'elle était déjà sortie du coma sur mes supplications, c'est qu'elle entendait le langage de ma pensée.

Je fixai mon attention sur sa pensée jusqu'à ce que je sentisse un déclic extrêmement léger prouvant que nous changions de terrain.

Alors je dessinai mentalement dans son lit la forme exacte de son corps, en suivant étroitement ses contours. Puis je creusai la place de ce corps comme font les enfants qui jouent au sable.

Reine se tenait donc insérée en quelque sorte à cette place et entourée d'un relief. Je lui expliquai en pensée que, si elle sortait de ce relief, ou si, même, elle se mouvait à l'intérieur, cela me ferait perdre le combat pour sa vie. Je lui ris jurer mentalement qu'elle garderait une immobilité de statue. Ce qu'elle fit.

Je recommençai le soir suivant, de façon moins stricte. Le subconscient de Reine, s'étant pénétré de l'importance de l'immobilité, obéirait de lui-même.

La troisième nuit s'écoula également sans encombre. Reine et moi étions parfaitement accordés l'un à l'autre.

- Le danger imminent est conjuré, me dit mon ami au téléphone. Néanmoins elle a encore beaucoup de peine à respirer. L'inspiration déclenche des douleurs. Viens la voir, elle te réclame. Dès quelle sera transportable je l'enverrai en sana. J'attends des réponses.

Je prévoyais ce que donnerait ma visite à Reine:

- Ne me laisse pas partir, supplia-t-elle en s'accrochant à ma main. Je ne veux pas être loin de vous tous. Je serais trop malheureuse. Tu n'as qu'à me guérir ici.

- Que dit ton mari ?

- Il est affolé et ne veut que ce que veulent les docteurs. Je ne partirai pas, je te le jure. Ou sinon, j'irai plus mal exprès.

Aucun raisonnement ne prévalut contre cette obstination. Si bien que je proposai à mon ami la chose suivante:

- Donne-moi seulement trois semaines pour sortir Reine de ce mauvais pas. Mais, jusque là, ne parle plus de déplacement. Si elle n'est pas guérie dans trois semaines à partir d'aujourd'hui, je n'insisterai pas.

- Que dirai-je au mari ? Il est jaloux et se méfie de toi comme de la peste.

- Dis-lui que Reine a choisi d'emblée. C'est à elle de décider de sa propre vie. Trois semaines.

- Elle a de profondes cavernes, une surtout, et un tas d'érosions, sans compter...

- Fais faire des radios et des tomos dès maintenant. On les refera à nouveau dans trois semaines. Cela te satisfait-il ?

- Puisque tu dis que Reine y tient, je veux bien essayer. Mais je t'avertis que, tout de suite après...

- Je me serai retiré du jeu si je n'ai pas gagné.

L'intégration

Dès cet instant, je me cloîtrai chez moi et mis une pancarte sur ma porte: ABSENT. EN VOYAGE. Personne ne me dérangerait.

Je voulais tâter d'un procédé qu'on nomme l'intégration, grâce auquel un être se substitue totalement à un autre être par identification.

J'avais tant observé le jeu des concordances dans les similitudes que je pouvais les affronter sans crainte. Mes poumons respireraient pour les poumons de Reine.

En me concentrant fortement sur le corps en détresse de ma petite Reine, je parvins tout d'abord à repérer, puis à voir nettement ses poumons malades. Je les distinguais bien mieux que sur les radios car, moi, je les voyais tels qu'ils étaient, avec leur couleur. Tachés par les

érosions, et d'un aspect gris, ils pendaient comme deux grandes poches flasques. J'allais tout d'abord les revitaliser en les remplissant de mon souffle. Ensuite, je les ravauderais.

Pendant des heures et des heures, mettant mentalement mes poumons dans le thorax de Reine, je respirai lentement, avec mille précautions, pour éviter la douleur, dosant soigneusement la légèreté d'entrée de l'air.

Ce travail, que j'aurais cru facile, me devint bientôt si pénible qu'il me sembla avoir un fer rouge dans la poitrine. N'y tenant plus, vers le soir, je m'interrompis pour aller marcher un peu. Je me disais que j'avais quand même aussi le droit de vivre.

En rentrant chez moi j'entendis le téléphone:

- Qu'est-ce qui se passe ? me disait mon ami. Depuis ta visite hier, Reine allait tellement mieux. Et voilà que cette après-midi les douleurs ont repris ainsi que les étouffements. Peux-tu m'expliquer ?

- Je me reposais. Ne t'inquiète pas, je me remets tout de suite au travail.

Le rythme des soins s'imposait de lui-même. D'abord revitalisation, afin de fournir des réserves au corps. Puis intégration de mes poumons sains afin que les poumons malades retrouvent l'atmosphère du tonus indispensable, et, enfin, tissage fluide pour réparer les muqueuses entamées: ce que j'appelais le ravaudage.

Pour la revitalisation, je projetais sur Reine le fluide s'échappant de mes mains tendues, paumes en avant, à hauteur de sa poitrine. Je savais par expérience que le résultat serait immédiat et spectaculaire. Ensuite je respirais pour elle, à la façon déjà décrite. Pour le ravaudage, j'installais en face de moi l'écran lumineux que m'avait prêté mon ami, sur lequel je pouvais présenter et lire les radios.

Je m'attaquai d'abord à la caverne la plus importante.

J'en entourai les bords d'une ligne fluide et je les "travaillai" un peu comme un peintre travaille un trou qu'il faudra boucher sur la toile pour le rendre invisible.

Cela me prit beaucoup de temps: des jours et des jours. Car il me fallait sans cesse reprendre la revitalisation générale ainsi que le rythme artificiel de respiration.

Enfin, un matin, je sentis que les bords de la caverne devenaient vivants. Je crus les voir onduler et j'intensifiai mon action. De jour en jour la muqueuse s'étendit sur la cavité jusqu'à ce qu'il n'y restât plus qu'un point creux.

Je ne sais combien d'autres plaies il y eut ainsi à reboucher mais je terminai tout juste quand arriva le jour fatidique marquant la fin des trois semaines.

- On refait les radios cette après-midi, me téléphona mon ami. Reine a pu se lever. Elle viendra te voir avec moi comme une grande fille. Mais je te préviens. Sa place est réservée au sana que j'avais contacté. En principe, elle partira demain.

- Avoue que tu n'as jamais eu vraiment confiance en moi. - Nous en reparlerons demain.

Plus de trace de lésions !

Je ne pourrai pas prétendre avoir tranquillement attendu cette visite. Mon cœur battait à grands coups.

Ils arrivèrent, le père soutenant la fille encore bien faible. Je serrai Reine dans mes bras sans oser poser de questions. Son père, lui, se laissa lourdement tomber sur un fauteuil. Il gardait la tête baissée. Je m'inquiétai.

- Dis vite ! Est-ce pire ?

- Que de choses nous ignorons ! dit-il. On ne voit plus trace des lésions. Peut-être à peine une ombre de cicatrice à l'endroit de la caverne profonde. Le reste est lisse. Guéri.

Nous nous regardions, muets, avec l'envie mal délimitée de nous embrasser ou de nous battre. Ce fut Reine qui rompit le silence:

- Qu'avez-vous tous les deux ? On dirait que vous avez vu un fantôme. Papa m'avait dit que j'étais guérie, que je ne partirais pas au sana. Alors, ce n'était pas vrai ?

Vous n'avez pas l'air content.

- Mais oui, petite Reine. Tu es guérie et c'est l'essentiel, tu as raison: ton père est un peu inquiet parce que nous avons péché par la forme: un péché social. Tu comprendras tout cela plus tard.

- Disons-nous au-revoir. Nous repartons tout de suite.

J'embrassai Reine et me tins sur le pas de la porte tandis qu'elle descendait l'escalier au bras de son père. Arrivé à la dernière marche, celui-ci se retourna et remonta quatre à quatre. Il me prit les deux mains et me dit:

- En toute hypothèse, merci !

L'accident

"La conquête d'une nouvelle connaissance est comme un rapt de feu divin". Carl Jung

Ce qui m'avait semblé être un apport - plus encore : un lien avec tous les autres - se révéla comme une cassure.

J'exaspérais certainement mon entourage avec mon enthousiasme et mes démonstrations. Mes amis m'évitèrent et je leur en voulus du peu d'attention qu'ils prêtaient à ma merveilleuse découverte. Je m'efforçais de convaincre à tout prix: "Dès que vous voyez quelqu'un souffrir, vous pompez sa douleur. Si celle-ci résiste, vous vous l'adjugez. Et le calme revient au malheureux, qu'il soit homme, femme, enfant ou animal. Quel bonheur !"

- Tu es fou, me disait-on. Tu prends le mal sur toi.

- Et après ? Quand le mal ne vous appartient pas en propre, on s'en débarrasse facilement.

On haussait les épaules et l'on avait raison. Une souffrance, sur un être donné, n'est pas due au hasard. Elle a sa raison d'être, souvent profonde, commandée par un passé bien défini et ordonnant les possibilités d'avenir.

- Quelle folie de vouloir se substituer à la Providence ! disaient encore mes amis. Et quel orgueil !

Ce n'était pas de l'orgueil puisque je gardais soigneusement l'anonymat. Et je pensais, avec une ambitieuse envie, à cet homme dont j'avais lu les souvenirs, qui, ne parvenant plus à soulager en particulier tous ceux qui venaient le supplier, les groupait et les guérissait en bloc.

Donc la souffrance était bien une entité presque indépendante de l'individu qu'elle gouvernait. On pouvait la soumettre. Moins la personnalité d'un être était exceptionnelle et plus facile était la tâche car cela intervenait alors par voie de classification.

Jusqu'à présent je n'avais analysé la souffrance physique que chez les autres. Je croyais la comprendre mais je restais en dehors. L'instinct seul m'avait informé. On ne conçoit profondément que ce que l'on a éprouvé soi-même. J'étais donc dans une impasse. Les portes étaient fermées. Je ne pouvais qu'attendre en patience le moment où elles se rouvriraient.

Ce fut le malheur qui les rouvrit.

Un très grave accident de la route, provoqué par une tierce personne, me priva de mouvements: fractures des vertèbres cervicales, plaies à la tête, paralysie partielle, etc.

D'après les pronostics, la mort devait survenir d'un moment à l'autre. Je l'attendais, elle ne vint pas. Non seulement elle ne me faisait pas peur mais j'étais curieux de constater le changement d'état qu'elle produirait.

De quoi aurais-je eu peur ? Je n'avais plus grand'chose à perdre. Mon corps était devenu une loque dont seule la préoccupation était de s'empêcher de hurler de douleur. C'était cette loque qui préfigurait désormais pour moi l'univers. Maîtresse de la place, capricieuse en diable, elle commandait, feignait d'organiser pour mieux désorganiser et supprimait ma vie intérieure sur laquelle elle avait pris la barre.

Je souffrais comme un torturé. Mes rares répités étaient du rêve et s'appelaient morphine. La douleur m'encerclait, m'asphyxait, me brisait les os. Elle avait repris à son compte les supplices des brodequins, du chevalet, de la roue, tout ce que les hommes croient avoir inventé pour le plaisir de leur cruauté.

Elle ne me laissait pas souffler parce qu'elle savait bien que j'en aurais aussitôt profité pour l'analyser et la combattre. Bien qu'on ne puisse agir à la fois comme plaie et comme baume, j'aurais engagé la lutte. Mais, à la moindre velléité de résistance, elle m'écrasait.

Devant un ennemi à ce point impitoyable, il fallait user de ruse. Je ris ce que fait un insecte menacé. J'abondai dans son sens. Je fus "la flamme immobile" de l'attente.

Pour sortir de l'attachement de ma chair lime fallait sortir de moi-même, réaliser une totale annihilation de ma personnalité. J'espérais, en me partageant carrément en deux, laisser

d'un côté la loque qui jour et nuit se tordait de souffrance, et de l'autre garder intacte ma pensée. Peine perdue, la loque était la plus forte et elle en profitait.

Docteurs et amis se relayaient à mon chevet avec le maximum de dévouement, endoloris eux-mêmes par l'inefficace pitié qu'ils éprouvaient à mon égard. Ils devaient penser - mais ils ne l'avoueraient jamais - que je subissais tout bonnement le choc en retour des souffrances que j'avais cru vaincre.

Ce n'était pas tout à fait mon avis. La vengeance procède d'un esprit superficiel. Or, ce qui m'avait amené à combattre, lors de mes expériences, procédait d'une puissance bonne et supérieure.

N'empêche que je me posais la question: "Cette torture mènerait- elle au soleil ou à l'éclipse ?"

Face à mon lit une large baie ouvrait sur le jardin. Elle était prolongée par une terrasse où je m'étendais souvent autrefois. La nuit s'annonçait tiède bien que ce fût une nuit de Noël. Mes amis, ma famille, tout le monde était parti. Seule la présence de infirmière troublait encore ma solitude.

Je lui déclarai que je me sentais parfaitement bien et que je voulais dormir, la suppliant d'aller se joindre aux célébrations. Heureuse de ce congé, elle partit à son tour, m'assurant qu'elle reviendrait le lendemain matin, dès la première heure.

Tout aussitôt l'espace s'agrandit. Je redevins un élément en puissance, et le flux de ma vie se précipita comme l'eau d'une rivière dont on a ôté la digue.

La lueur des étoiles, que je n'avais pas remarquée jusque là, entra dans ma chambre, porteuse de mille pensées informulées.

Toutefois le temps continuait de s'écouler avec lourdeur et ma liberté retrouvée me faisait plus désespérément sentir le garrot de l'immobilité forcée.

Je sus avec précision que, si je ne réagissais pas tout de suite, par n'importe quel moyen, un gouffre s'ouvrirait sous moi et m'absorberait.

Etait-ce l'idée de ce gouffre qui intensifiait ma souffrance ? Une intolérable douleur me poignarda, me projetant vers une fosse invisible.

Cette douleur, cette annihilation, cette pulvérisation du corps, cette fosse... Mais oui, cela m'était familier, "déjà vu". Je l'avais déjà ressenti de la même manière, la fois où un autre désespoir à cause d'un autre être, m'avait vidé le monde.

J'en conclus que l'intolérable douleur ne naissait pas directement de mon corps. Serait-elle "projetée" par une force extérieure ?

Sans aucun doute, les douleurs comme les joies, les heurts et les harmonies préexistent dans notre orbe, créés en même temps que nous, mal délimités mais sûrement déterminés, la solution étant à côté du problème. Nous ne sommes donc pas dès vainqueurs ou des vaincus. Nous sommes lucides ou pas.

Je me trouvais, par l'effet de cette "intolérable douleur", devant un seuil dont elle était le gardien. J'en reconnaissais l'étrange arrière-goût.

En effleurant mon cerveau douloureux, cette pensée fit jaillir une timide étincelle qui brilla l'espace d'un centième de seconde, vite éteinte par un élan aigu.

Il devenait évident qu'un signal de départ avait été donné.

J'aspirai l'air aussi profondément que je pus afin de dégager ma pensée des brumes. L'air n'entrait pas dans mes poumons. C'était autre chose, c'était la lueur de cette nuit.

Entrer moi-même dans cette lueur ! En sentir le contact, quoi qu'il dût m'en coûter. La plaquer sur ma peau ! Je ne pouvais plus vivre sans cela: mon désir irraisonné tournait à l'hypnose.

Au temps du bonheur vécu, la chère voix si tendre me disait le soir: "Viens ! Allons respirer les étoiles. Ne nous privons pas de cette merveille". Et nous nous étendions côte à côte sur la terrasse, nos mains s'étreignant dans le silence, cependant qu'au-dessus de nous la Voie Lactée étendait son vertige.

Le son de cette voix retrouvée me galvanisa. Je ne sus plus qui j'étais ni le nom de ma maladie. Me tournant à grand'peine, je me laissai glisser au bas de mon lit. Puis je rampai jusqu'à la terrasse.

Un incoercible désir s'étant substitué à la douleur, la paralysie de mon côté gauche ne faisait plus partie de mon corps. L'action venait d'ailleurs. Comme le juge procède à la reconstitution du crime, il me fallait reconstituer le bonheur perdu.

Ayant atteint la terrasse, je parvins à m'y mettre à genoux en m'accrochant à la rambarde. Beau résultat ! Cela me força seulement à me rendre compte que ma tête, à cause des fractures cervicales, demeurait baissée, menton vissé contre ma poitrine comme par des écrous. Regarder les étoiles était hors de question.

Je devais, en toute bonne foi, m'avouer vaincu. Alors je m'écroulai par terre, anéanti, dans la pose forcée des prosternations, visage au sol sur lequel tombaient mes larmes. A chacun des sanglots qui me secouaient une lame me transperçait.

Masse informe, engloutie par le malheur, qu'avais-je donc cherché, espéré qui m'eût sauvé de ce déchirement ? J'étais le mollusque dont un enfant inconscient sépare les membres et qui n'est plus que rétraction.

La délivrance

Alors, léger comme un duvet de souvenirs, le son familier de la voix tendre glissa dans ma chair:

- Viens !

Mon sang fut précipité vers les puissances innommées qui nous régissent et mon imploration jaillit en fusée:

- Faites, oh faites que je puisse lever la tête vers les étoiles et voir le ciel ! Délivrez-moi pour que je boive sa lumière !

Mon corps devint une transparence qui se mua en légèreté. Je me redressai lentement et fus debout comme si un fer de lance me maintenait rigide.

Mon visage se releva. Malgré ses blessures, mon cou l'entraîna en arrière. Ce visage, je sus qu'en dépit de sa détresse il ne reflétait plus que l'ineffable douceur de la grâce.

Le temps qui passait rejoignait l'aube. Qu'il se prolonge, ce temps béni, jusqu'à mon dernier souffle. Les étoiles s'étaient effacées. Différentes, les forces de la terre m'investissaient.

J'étais un nœud de ces forces. Et ce fut en traversant d'un pas assuré la région surnaturelle que je retournai m'étendre dans mon lit.

Entourée de lumière, l'action, quelle qu'elle soit, devient pierre précieuse.

Or, la lumière m'avait projeté dans son illimité et transformé en centre d'éclatement. Elle serait la réponse à toutes les interrogations, la guérison de toutes les blessures.

Comment n'avais-je jamais pensé à cela ? Comment ne l'avais-je pas compris, n'en avais-je pas tenu compte ?

C'était trop simple. La lumière prodiguait ses richesses et je ne savais pas que c'étaient des richesses parce que je n'avais jamais eu l'occasion d'écouter son langage.

C'était elle l'immensité à découvrir. A projeter.

L'itinéraire était tracé : la même route que précédemment. La projection.

La lumière, force, vitalité, vie

Les ondes lumineuses pouvaient se projeter au même titre que les ondes magnétiques et elles étaient inépuisables. Mais ce qui me bouleversait, moi, c'était de me dire que la pensée pouvait les diriger. La pensée toute-puissante, la pensée qui nous fait jaillir hors de nous-mêmes et traverser sans peine les milliers de kilomètres de notre espace.

L'aspect visible à nos yeux des ondes lumineuses n'étaient-ce pas les couleurs ? Décanter les rayons et s'en servir comme thérapeutique, de la même façon qu'on se sert de la chromothérapie, voilà qui devenait admirable.

Ce qui me faciliterait le travail, c'est qu'on avait fait de moi un parfait cobaye. Pour l'occasion ce serait un cobaye heureux, ce qui devait être rare. Car je groupais sur mon corps assez de maux pour que mes expériences fussent riches et variées.

Après m'être dûment entraîné à tenir bien en mains les rayons recherchés, je les essaierais sur moi-même l'un après l'autre et noterais soigneusement les réactions de ma chair. Je me doutais que les débuts -qui pouvaient durer longtemps - seraient faits de tâtonnements, de faux-pas et de déceptions, mais n'est-ce pas toujours ainsi ? Une seule réussite m'apprendrait que la route était bonne.

Je ne pouvais me dissimuler que, s'il était déjà important de diversifier, analyser et manier les rayons par la pensée, la connaissance de leur maniement était encore plus essentielle.

Pour les cas où l'état général était à soigner, j'employai la lumière diffuse dans laquelle on pouvait plonger le malade. C'était indiqué dans les cas d'anémies, de fièvre persistante, mais surtout lorsqu'il s'agissait de maladies mentales pour lesquelles l'environnement joue un rôle primordial. J'obtins des résultats pour des malades habitant à des centaines de kilomètres, qui ne m'avaient jamais vu et ne savaient pas qu'ils étaient traités, bien qu'en général je me refuse interdite quelque action que ce fût sans l'accord complet du malade - le malade sain d'esprit bien entendu.

L'expérience qui avait forcé ma confiance dans cette thérapeutique fut la rapide cicatrisation d'une plaie que mon accident m'avait occasionnée à la tête.

Les docteurs disaient qu'elle était profonde et mesurait environ sept centimètres. Elle n'avait pas été traitée par ce que l'un d'entre eux, sage entre tous, avait déclaré: "Laissons-le tranquille. Ajouter un iota de souffrance de plus à l'excès qu'il endure serait le tuer. Attendons !"

La plus minime projection d'un rayon sur cette plaie me contractait les mâchoires et me faisait grincer des dents. Je les essayai pourtant, patiemment, avec prudence, l'un après l'autre. Quand j'en arrivai au violet, qui était le dernier de ma liste, j'eus un sursaut et je vis que le rayon avait tourné au rouge. Il y avait donc une réaction certaine.

J'essayai encore et recommençai encore et encore jusqu'à ce que le rayon gardât sa couleur. Cela dura plusieurs jours dont je ne comptai pas les heures.

Quand je vis le rayon tourner au mauve je sus que 1^{er} traitement touchait à son terme. La couleur s'éclaircissait et j'en arrivai à un blanc à peine irisé.

Alors je ris venir un coiffeur qui me lava et me coupa les cheveux. L'endroit de la plaie était indolore quoique sensible. Elle devait rester sensible toute ma vie, prête à se réveiller au moindre choc., ou à la moindre pensée.

Car je dois dire que ce n'est pas seulement dans la Bible qu'on risque de se trouver changé en statue de sel lorsqu'on se retourne pour considérer la catastrophe.

Ma guérison se réalisa en un temps record. Deux mois plus tard je me levai et repris le cours normal de la vie, marchant et gesticulant comme tout le monde.

Mais capter la lumière, la décanter, la répartir suivant nécessité. Et puis m'en emplir pour mon propre épanouissement comme font les végétaux, et la rayonner, à l'exemple de certains minéraux qui restituent dans les ténèbres les clartés qu'ils ont absorbées au soleil, voilà ce que serait ma vie désormais.

Avec la foi reconnaissante en l'infini du don.

Comment accéder à la Lumière

Vous êtes dans la lumière. Elle fait partie de votre existence. Elle vous est donnée gratuitement à tous et vous pouvez vous en augmenter comme font les plantes pour activer leur croissance.

Vous pouvez aussi l'absorber comme l'absorbent certains minéraux qui en restituent ensuite le rayonnement pendant la nuit.

Car elle est la vie, le lien de fraternité entre tout ce qui existe sur notre planète, le vainqueur du mal, le secret du langage universel.

Par elle nous sommes intégrés les uns aux autres. C'est la patrie unique, l'origine indiscutable de tout, le mythe sans mystère.

Lumières et couleurs ont sur tout être une influence prépondérante de vie et de mort.

Malheureusement, ce qui nous est donné gratuitement: la lumière, le rayonnement, les vibrations et les divers magnétismes, nous n'en faisons aucun cas: ignorance, méfiance, idées préconçues, orgueil, nous barrent la route. Pourtant il y a encore, grâce à Dieu, pas mal de gens qui font fi des barrières mentales, qui s'attachent à approfondir ces questions, et, finalement, osent puiser dans les trésors offerts à leur bonne volonté et à leur compréhension.

Tout individu possède en propre sa parcelle d'identité. Il est un monde composé avec son ciel, ses éléments divers, ses étoiles, son environnement. Sur tout cela, la lumière, qui, elle, est universelle et totale, peut s'adapter à chaque individu, se doser, se diluer ou s'identifier. Elle se transforme selon l'individu qui la reçoit. Donc tout lui est ouvert, tout lui est permis, dans le domaine de ceux qui la comprennent et acceptent de s'en servir.

Il n'est pas nécessaire de la rechercher ni de l'appeler. Elle est là. Elle s'offre. Elle sera différente selon le mode de chacun. Et celui qui l'aura, une fois, admise en lui-même se rendra compte qu'elle est devenue lui-même, mais avec plus de force et de détermination, avec des possibilités démultipliées dans tous les domaines.

Elle ne demandera pas à l'individu de renoncer à lui-même. C'est elle qui se mettra à son service, avec cette sorte d'humilité que seules connaissent les formules exceptionnelles. Elle lui obéira, et lui n'aura jamais l'amertume de douter, à cause d'elle, de sa propre indépendance. La douceur du règne de lumière aura aplani les difficultés, amorti les chocs, favorisé ses efforts.

Etre sa propre lumière. Que peut-on imaginer de plus souhaitable?

Le secret de la vitalité

Le secret pour s'alimenter à la lumière, le "Sésame ouvre-toi", est relativement simple. Il suffit de s'entourer consciemment de la lumière naturelle, c'est à dire de celle qui nous est prodiguée par le soleil, de vivre avec, d'y plonger, de la savourer, de l'intégrer à notre moi.

Le Rayon Mental Thérapeutique, auquel nous vous proposons de vous initier aujourd'hui, fait partie d'une des sciences les plus antiques du monde: la Science Solaire, réservée autrefois aux seuls initiés.

Cette science a été longtemps gardée secrète dans les couvents tibétains, interdits aux profanes. Les sages, qui la possédaient et la maniaient, se montraient particulièrement habiles dans l'art sacré de prévenir la souffrance et de guérir la maladie.

Les rayons lumineux sont créateurs. La lumière représente manifestement l'Essence de la création. Il suffit de s'identifier à elle pour qu'elle vous concède tout ou partie de sa puissance. Elle est l'intense coordination, le lien suprême, puisque tout l'ensemble de l'univers "se tient, est uni par des ondes".

Ces sages qui détiennent la Science Solaire, sont appelés Maîtres de Lumière. Ils ont l'art d'absorber les luminosités et de les garder en eux pour les répartir ensuite, suivant nécessité, par l'intermédiaire des rayons mentaux. Ce sont des virtuoses. Ils jouent de ces rayons comme les musiciens jouent des notes. Du reste, ces rayons sont proches de la forme musicale, puisque les ondes projetées, lumineuses au lieu d'être sonores, sont quand même des ondes de proche catégorie.

Or, ces ondes, enregistrées par qui veut s'en servir, subissent l'évolution à laquelle nous voulons vous initier. Etant purement mentales, elles agissent par l'influence de la pensée.

Newton disait dans son Optique: "Ne serait-il pas possible que les corps et la lumière se transforment les uns dans les autres ? Et ne serait-il pas possible que les corps reçoivent la plus grande part de leur principe actif par les particules de lumière qui entrent dans leur composition ?

Cela étant admis, puisque la lumière est le plus actif des corps que nous connaissons, et puisque cette lumière fait partie de tous les corps composés par la nature, pourquoi ne serait-elle pas le principe régissant toutes nos activités ?"

Ne nous posons plus de questions. Acceptons le fait que la lumière soit "le principe régissant toutes nos activités".

Il est facile de s'en rendre compte. Facile n'est d'ailleurs pas le mot juste. Car n'est-il pas extrêmement compliqué de croire à ce qu'on ne voit pas ? Que de gens ne voient tout simplement rien de ce qui leur est montré ! Pourquoi ? Parce qu'ils ne regardent pas.

On observe cela en cours de voyage. Les gens qui sont en auto regardent en général l'intérieur de leur auto, à moins qu'ils ne se fixent sur les kilomètres que mange la route. Dans les trains, c'est pareil. Sans parler de l'avion qui commence à s'assimiler à un salon fermé.

Si vous voulez vivre inconsciemment dans la lumière, quelle qu'elle soit, elle vous demeurera extérieure. Entre vous et elle il n'y aura pas de lien véritable. Pour qu'elle entre en vous, pour que vous en fassiez partie, pour que vous fassiez vôtre ses vibrations, il vous sera indispensable de vous unir à elle, d'en prendre conscience; de fusionner avec elle.

Vous verrez comme cette attitude change tout. D'autorité, ces ondes vibratoires s'agrègeront à vos propres vibrations, vous assurant leur protection et démultipliant votre puissance en bien des cas.

Vous ne croyez pas, bien sûr, parce que vous trouvez que ces propos ne sont pas réalistes. C'est entendu.

De toutes façons, l'espace à conquérir est immense, pour ne pas dire infini. Car, avec la meilleure volonté, nous ne captions qu'une infime partie tant des ondes qui subsistent dans tous les corps, que du rayonnement qu'elles émettent.

Savez-vous qu'on peut, jusque dans les plus basses réalités, "faire passer comme on veut le flux vital auquel rien n'est impossible" ?

Car la lumière est un élément particulièrement vivant. Vivant, non seulement physiologiquement, mais aussi psychiquement et spirituellement.

Quand vous saurez manier la lumière, vous vous rendrez compte qu'elle est hyper-sensible et que certaines intentions non formulées, ou certaines inhibitions, agissent directement et immédiatement sur elle.

Expliquons-nous. Ce que nous dénommons lumière, en toute méconnaissance, est l'élément qui présente la plus grande diversification de degrés connus, plus une immense force de détermination, plus de multiples moyens de réalisation.

Or, cette puissance en soi obéit à la pensée.

La pensée, issue d'un état actif de concentration, peut manier la lumière à son gré. Elle peut la condenser sur un point, la diriger, changer la densité de ses ondes, lui donner la forme et l'aspect qui conviennent au but poursuivi.

Nous pouvons nous servir de la lumière spirituelle au même titre que la lumière matérielle, (si l'on peut toutefois oser employer ce mot de "matériel" pour une pareille conquête).

La lumière spirituelle, nous l'appréhenderons par le chemin du désir» de l'élan, de l'attente.

Les secrets de l'énergie lumineuse

Un travail très simple va vous l'apprendre. Toutefois, deux conceptions de la lumière devront être mises au point avant que débute le travail.

Ce travail auquel nous nous référons ici est le travail sur soi. Après quoi, vous seront enseignées les prémices du travail sur les autres, celui qui régénère et guérit.

Nous aurons donc divers résultats à obtenir en utilisant la puissance de la lumière.

Or, il est évident que se servir d'un élément implique le fait de posséder les instruments adéquats à l'objectif poursuivi.

Cet instrument, ce sera vous-même.

On distingue deux catégories de lumière: la lumière phénoménale, telle que nous la concevons, dans la vie courante, et la lumière nouméale qui serait, en principe, virtuelle et porteuse de l'Esprit.

C'est cette lumière que, palier par palier, nous allons analyser clairement afin de parvenir à nous l'agréger. Dites-vous donc que vous commencez une nouvelle vie qui vous enrichira et vous ouvrira tout grand, non seulement un seuil, mais un ciel tout entier.

Le travail sur soi

Mettez-vous en pleine lumière.

Pour commencer il sera préférable d'être dehors, au grand air. Mais, si vous ne pouvez faire autrement, restez chez vous dans une pièce bien éclairée. Quand nous parlons d'éclairage c'est toujours, bien entendu, celui de la lumière solaire.

Fermez les yeux. Tâchez de ne penser à rien. Ce qu'il vous faut pour le moment c'est observer, puis ressentir ce qui va se passer.

Ne vous agitez pas, ni physiquement, ni mentalement. Attendez patiemment. Attendez !... Bientôt la lumière entrera en vous. Il vous suffira d'y penser et de l'appeler. Elle commencera par baigner votre visage, elle traversera vos cheveux, puis elle s'efforcera d'adhérer à votre corps à travers les tissus de protection. Guettez-la. Ne bougez pas. Vous aurez l'impression de l'absorber tandis qu'elle-même vous absorbera.

Quand vous sentirez que vous êtes en parfait accord avec elle, il vous faudra apprendre à la délimiter.

Ce n'est qu'une illusion car les ondes lumineuses peuvent, en réalité, se superposer, s'étendre et se mêler. C'est un univers en perpétuelle création. Mais nous n'en sommes pas encore là.

Vous avez déjà senti la lumière sur votre corps. Vous vous êtes incorporé à elle. Maintenant respirez bien à fond. Mais ne respirez pas distraitement comme vous avez l'habitude de le faire, car, le plus souvent, vous respirez autour de la lumière.

Vous voilà déjà au point où vous pouvez l'aspirer carrément, devenir propriétaire à part entière de la lumière qui vous baigne.

En aspirant profondément, fixez votre pensée sur le fait que vous intégrez de la lumière et pas seulement de l'air.

Une fois, deux fois, trois fois.

Pour l'instant elle est transparente et vous rares figure de simple postulant. Bientôt vous deviendrez son auxiliaire.

Certaines personnes ont besoin de plusieurs jours d'exercices pour se rendre compte de ce qui leur arrive. Pour d'autres, c'est plus simple.

Grâce à cette prise de conscience, certains parviennent tout de suite à mettre au point l'utilisation pratique. Cela dépend uniquement de leur forme d'intellect. Mais le temps

importe peu. Ce que nous pouvons garantir, c'est que les aspirations profondes, jointes à une méticuleuse observation du résultat provoqué, susciteront en vous une euphorie qui vous fera peut-être soupçonner une ivresse. Ne vous en inquiétez pas. Cette ivresse trouvera son utilisation particulière.

Après cet exercice, vous devez sentir la lumière agissante jusqu'au bout de vos doigts.

Recommencez ! Voici que se dégagent des vibrations inattendues. C'est une espèce d'électricité qui parcourt votre corps. Voilà le moment de créer et recréer volontairement cette impression qui, lorsque vous en aurez pris l'habitude, deviendra votre instrument indispensable.

Vous avez donc pris conscience de la lumière en vous. Maintenant vous allez lui rendre la liberté de se manifester par ondes lumineuses.

Il est nécessaire de vous préciser que, dans la lumière polarisée, les ondes lumineuses s'établissent en sens progressif.

Les sons et les couleurs sont des instruments de précision bien que vous les maniez encore inconsciemment comme l'enfant à qui on a donné un crayon pour la première fois. Mais, là, ce sont des instruments de précision que nous ne pouvons manier utilement que sous le contrôle de la pensée. Et la pensée, pour ordonner juste doit remplir deux obligations: hauteur et concentration. Elle n'atteindra seulement alors son équilibre, qui est l'intériorisation absolue, une nécessité menant l'autre. La pensée est alors la fibre conductrice.

Le pouvoir des différentes couleurs

Passons à la réalisation des exercices : adjugeons-nous le bleu d'abord: le bleu d'un ciel pur.

Je respire profondément, mais ce que j'absorbe n'est plus une transparence: c'est du bleu un bleu clair, léger, très pur. Je l'ai aspiré profondément. L'expiration, maintenant ; je devrai la faire en lançant l'onde lumineuse dans mes membres, bras et jambes. Je n'ai pas rejeté l'air bleu expiré, je l'ai projeté à travers mon corps.

Quand vous serez plus avancé, on vous enseignera - et vous l'aurez sans doute, dès lors, constaté par vous-même - que l'onde lumineuse bleu pâle est un merveilleux calmant. L'onde lumineuse bleu pâle diffuse la paix, la détente. C'est une luminescence heureuse.

Mais notons que le bleu change complètement d'influence s'il est projeté en bleu nuit, c'est-à-dire mêlé de noir. Sous cette forme il combat les tumeurs et parvient à les dissoudre.

Vous recommencerez le même exercice de respiration et de diffusion dans votre corps avec des ondes lumineuses de couleurs diverses. Ceci vous amènera à concevoir et traduire le langage de la lumière.

Ce langage, commençons à le déchiffrer directement sur le malade.

Il faudra alors que la simple expérience vous enseigne la méthode selon laquelle la projection d'un rayon doit être. émise, comment il vous faudra penser cette projection et la

doser, et comment l'observation méticuleuse vous renseignera sur l'accueil qui lui aura été fait par le malade.

Par la suite, vous pourrez aussi vous servir de la lumière comme élément de protection. Vous verrez que c'est une armure d'immunité.

Il nous est arrivé un jour de rencontrer, en plein milieu d'une fête, parmi les nombreux invités qui tous riaient et causaient gaiement, une jeune femme qui ne se départissait pas du plus aimable des sourires. Or, nous eûmes la stupéfaction de remarquer qu'un halo de lumière d'un noir épais (si l'on peut parler de lumière noire) entourait cette jeune femme des pieds à la tête. Et ce halo était large de cinquante centimètres. Bien qu'il y eût autour d'elle un groupe de gens manifestement gais, rien n'entamait ce terrible halo de lumière noire "car l'être et l'âme constituent une totalité où tout est en rapport avec tout".

Renseignements pris, nous apprîmes que cette personne venait de perdre son enfant dans d'affreuses circonstances.

Nous n'avons pas osé lui révéler la barricade de ténèbres qui se manifestait entre elle et le monde. Si elle avait connu le langage de la lumière, elle aurait peut-être réussi à chasser cette ombre et à s'incorporer une luminosité de combat qui l'aurait aidée à souffrir moins.

Comment vous protéger

S'entourer de lumière blanche aide à survoler les détails pénibles d'une existence difficile. Accepter autour de soi cette lumière invincible aide à monter et à planer sans qu'il soit toutefois nécessaire d'abandonner ses responsabilités.

C'est une merveilleuse prise de conscience, une croissance symbolique, une lente métamorphose qui s'accompagne d'une sensation de protection.

Que cette lumière s'intègre à un être qui lui fait confiance, on le voit évoluer en montée. Elle devient alors brillante, comme poudrée d'or, et stimule toutes les facultés.

En définitive, centrer son attention sur la lumière, équivaut à la recréer en soi. On en devient le foyer. On y distingue autant de particularités et de variances que dans un visage humain. Voilà où intervient le pouvoir de guérison.

Chaque tempérament appelant sa lumière propre, se sent riche, heureux, libéré, sitôt qu'il en est entouré.

La plupart des maladies, commencent par une non adaptation à une lumière donnée. Une fois rétablies autour du malade les vibrations qu'il souhaite, sa souffrance disparaît.

Travail sur le malade

Avant de commencer les soins, il faut préparer le malade à les recevoir.

Moralement il est sous-entendu qu'il est d'accord puisqu'il croit en vous et vous attend. Mais ce n'est pas suffisant. Voici la préparation initiale à établir.

Tout d'abord, par voie d'observation aiguë et continue, détectez quel rayonnement est celui de ce malade, et la catégorie de lumière qu'il appelle, même inconsciemment.

De cette lumière aux vibrations colorées précises, vous constituez un nuage dans lequel vous plongez le malade.

Ce nuage provoqué, vous l'entourerez d'un cordon magnétique à l'intérieur duquel passera le courant nécessaire au rayonnement voulu.

Ce rayonnement, atténué par l'ampleur de son développement, baignera tout l'être malade, le pénétrant par tous ses pores, et lui apportant ainsi l'aide nécessaire.

Souvent ce procédé est suffisant. Il active les forces, le malade y puise et, d'emblée, se guérit de lui-même.

Il ne suffit pas de projeter savamment le rayon coloré et d'en mesurer l'intensité. Il est souvent nécessaire:

1. De mélanger les rayons, soit par couches, soit par fusion.
2. De leur imprimer le mouvement adapté à la maladie en question. Le rayonnement par nappes peut-être plaqué en immobilité. Bien entendu la question de temps intervient. Toutefois il sera bon de distinguer s'il doit être léger ou pesant, s'il doit onduler ou crépiter.

L'ondulation lumineuse engourdit le mal. Elle endort le malade comme le bercement endort l'enfant.

Le crépitement peut s'exercer sur toute l'épaisseur d'un cataplasme de lumière, ou bien, selon les conditions à tenir en surface. Au cas où le système nerveux du malade serait exacerbé, il serait utile de laisser une nappe colorée (mentale bien entendu) en contact avec la chair, et de maintenir le crépitement très au-dessus, séparé de la peau par quelques centimètres de vide.

Ce crépitement peut être de même catégorie que l'énergie magnétique. Mais il peut aussi être provoqué par un simple appel à la lumière.

On peut également traiter le corps malade comme un miroir, pour l'obliger à devenir le reflet direct et précis de la lumière qui lui est offerte.

Pour ce qui touche au concept mouvement on peut également régler la lumière en lui imposant une catégorie de cours d'eau ou de cascade ou de torrent.

Cela lorsqu'il s'agit de dégager le corps d'un état congestif.

Comment dynamiser

Les étincelles sont tout particulièrement utiles pour redonner du dynamisme.

Une thérapeutique précieuse et sans danger, surtout dans les cas de maladie nerveuse, diffuse sur tout le corps et occasionnant des douleurs diverses, tantôt ici et tantôt là, consiste à recouvrir le corps d'un cataplasme extrêmement épais fait de solides épaisseurs superposées de lumière incolore.

Un rayonnement s'en dégagera automatiquement, prenant de lui même la couleur suscitée par l'état de carence du malade.

Suivant les zones de carence, d'excitation ou d'inflammation, les vibrations se montreront différentes en qualité et en intensité.

Si l'on soigne des points délicats on peut utiliser la projection de lumière par ses propres yeux. C'est une thérapeutique fréquemment employée par les Maîtres de Lumière. Les yeux produisent alors une succession de multi-lumières, disposées en éventail et balayant la surface à guérir. Laquelle réagit alors avec bonheur et repart dans l'existence munie d'une activité tout à fait différente.

Imprégnez vos deux mains de lumière. Chacun de vos doigts pourra alors, sous poussée magnétique, émettre un rayon de vibration différente, sous forme d'une onde lumineuse de couleur diverse. En réunissant deux ou plusieurs doigts, vous mêlerez leurs vibrations lumineuses. Cela augmentera leur puissance et leur valeur curatives.

Les couleurs de chaque organe

La tonalité des rayons vous paraîtra elle-même diverse. Les différents organes émettent, comme nous l'avons dit, des vibrations de couleurs et d'intensités diverses. Une fois que l'œil s'est exercé à détecter les couleurs et à les décanter, il lui est loisible de se constituer lui-même médecin de son propre corps.

Là le "Connais toi toi-même" devient un "Considère toi toi-même". Regardez-vous bien mais avec votre vue mentale. Détectez vos carences de manière désintéressée comme le ferait un chercheur scientifique. La connaissance pratique viendra après.

Votre cœur est-il en état d'harmonie avec le reste de votre corps ? N'oubliez pas que c'est lui le grand responsable du sang. Il se présente, à première vue comme Une belle masse bleue. C'est ainsi qu'il doit vous apparaître et, lorsque votre corps sera atteint de troubles circulatoires, vous l'aidez à s'en dégager en projetant sur votre cœur un rayon bleu, du bleu lumineux que présente le ciel un beau jour d'été, juste avant le couchant.

Votre foie sera une masse d'un rouge brun clair. Le foie est hyper-sensible aux vibrations. On ne peut en aucun cas, le violenter par des lumières excessives.

La vibration du pancréas est jaune. Celle de la rate orange.

Les glandes sont de couleurs diverses, tirant en général sur un rose, qui vade comme un arc-en-ciel suivant les réactions du malade.

Le ventre est la partie extrêmement délicate qui pose des problèmes. Car, bien que considéré comme des organes moins nobles, plus négligeables, les intestins constituent en réalité un piège sérieux pour l'équilibre du corps. Ils jouent sournoisement le grand rôle sur la santé générale. Ce sont eux qui déterminent l'état de réceptivité du corps quand celui-ci sera mis en demeure d'accepter ou non certaines maladies. Leur action, souvent cachée est sournoise et pernicieuse. L'élément psychique, imagination, émotion est leur arme préférée en tant que pierre d'achoppement. Ils savent affaiblir le corps tout entier et le bouleverser de fond en comble.

On leur oppose une détente complète et une revitalisation prudemment dosée, très progressive, par plaques de lumière à peine rosée, auxquelles succèderont les apports de

plaques équivalentes à peine bleutées. Car les intestins sont particulièrement sensibles aux vibrations colorées. Leur réaction est immédiate, souvent agressive, toujours douloureuse.

Ramener le corps à la santé

Un malade qui souffre est rarement accueillant. Tant de traitements l'ont déçus, tant d'idées nouvelles se sont projetées dans son univers sans obtenir de résultats...

La seule chose qui lui importe, c'est de pouvoir respirer enfin et d'être débarrassé de son mal.

Il faut alors abonder dans son sens. Ce mal qu'il ne nous permet pas de contredire, nous allons le vaincre par nos méthodes mais à travers un anesthésiant lumineux.

Cet anesthésiant, composé de toutes les vibrations connues, incorporées les unes aux autres, est tout particulièrement efficace. Il nous servira à sortir du corps du malade l'organe atteint sans que le malade s'en aperçoive, comme fait le chirurgien, à traiter cet organe hors du corps, à le revigorer ainsi que la place où il était, qu'il faut vivifier à toutes fins utiles, puis à replacer cet organe à la place qu'il occupait.

Comme anesthésiant, c'est la lumière bleue intense qui sera employée au maximum. S'il faut prévoir un cicatrisant, la lumière violette prendra sa place.

Après quoi, le malade étant soulagé et s'élançant sur la voie de la guérison, une marée de lumière jaune claire lui recouvrant tout le corps, ramènera dans ce corps, tout ensemble, une sensibilité redevenue normale et la joie de la santé.

Notes annexes

J'ai regroupé dans cette annexe les notes éparses des "Secrets de l'énergie" qui éclaireront le chemin du chercheur sur le "comment". Mais le don de soi s'explique-t-il ?

L'éditeur

Ce serait une condition essentielle, pour bien concevoir l'état- lumière et en façonner mes connaissances, de devenir moi-même lumière et rien que cela.

Des exercices s'imposeraient, je ne savais pas encore lesquels mais je comptais sur mon ardent désir d'être initié à cette science pour que se présentent d'eux-mêmes les problèmes avec la solution dont découlerait plus tard une méthode accessible à tous.

L'atmosphère préparatoire devrait être sans conteste, le SILENCE: super-état de transmission.

Non pas le silence suppression du bruit - puisque le bruit s'évanouit dès qu'on s'en abstrait - mais cet impalpable mouvement de lames de fond qui vous entraîne au-delà de votre propre pensée.

De prime abord ce mouvement prend l'aspect d'un recul, pourtant on sort de ce vide en enrichissement, le corps pénétré d'une étrange clarté sans délimitation.

Pénétration lumineuse est l'expression la plus proche de cette connaissance fastueuse.

L'extraordinaire silence se révèle bientôt comme l'agent de liaison entre matière et non-matière. On n'entend rien, on ne voit rien, on n'éprouve rien, pourtant on est comblé, approfondi, transmuté.

Et nous en arrivons à la pensée s'exprimant sans pensée, comme une ouverture sur la vie de l'âme.

A la suite de quoi, l'émerveillement devenant actif s'assimile à l'esprit comme la lumière au corps: lumière agissante, dirigée, inspirée en même temps qu'humanisée.

L'esprit emprunte à la lumière sa légèreté et sa force, l'une et l'autre comme l'une dans l'autre traversant la matière et la sculptant.

C'est le rêve du génial Léonard dans son aspiration à échapper à la captivité des pesanteurs si conformes à celle de la souffrance.

Ce que j'appelais la "lumière du silence" exigeait, pour se manifester autrement qu'en impondérable, l'apport intégral de la personnalité, une volonté déterminée, l'offre totale du moi. Pour tout dire: le contrat d'association irrémissible. Si toutes ces conditions n'étaient pas remplies, la couleur appelée ne produirait qu'une impression diffuse.

Là gisait le fond du problème. Le diffus ne pouvait avoir droit de cité, sauf dans des circonstances très secondaires. L'impondérable devait être circonscrit.

Une profonde concentration s'imposait pour maintenir liées entre elles les impressions fugaces - la concentration jouant un rôle disciplinaire. C'est grâce à elle qu'on pourrait assigner, dans l'immensité d'état qu'offrait la lumière, une fixation concrète au rayon coloré.

Je ne saurais compter les jours et les nuits d'attente stérile. J'étais un arbre mort. Jusqu'au jour où, réalisant que l'avenir était complètement bouché, je me dis que je faisais fausse route et décidai de faire appel au passé.

Comment étais-je parvenu à traiter la douleur d'autrui ? Par voie d'intégration, sous une forme ou une autre. Comme il y avait similitude entre la douleur et les ténèbres, j'emploierais le même procédé pour atteindre la lumière, qui était joie et guérison. Je me laisserais couler dans les ténèbres jusqu'à dissolution. Cette humilité absolue commanderait une renaissance.

Sans doute fut-ce pour avoir mentalement opté pour cette décision qu'un soir, m'endormant, hanté comme d'habitude par mon problème, je me sentis glisser dans l'épaisseur ouatée d'une lumière blanche. Du centre de gravité que je représentais à mon insu partirent des rayons de couleurs multiples qui se décomposèrent, ondulèrent et s'entremêlèrent pour se diviser à nouveau.

Ma joie fut intense. Comme toujours la découverte se réalisait en dehors du chercheur.

J'eus pour première préoccupation de faire pénétrer en moi cette lumière qui m'hospitalisait. Elle se forma en éventail, transparent d'abord puis d'une éclatante splendeur.

Je répétais plusieurs fois de suite cette expérience lumineuse. J'avais l'intention, dès que je me sentirais maître des rayons qu'elle suscitait, de les adapter à une thérapie mentale.

Un nouvel exercice me fut suggéré, qui avait pour but de développer mes capacités dans ce domaine.

Dès le réveil, je projetais une fusée mentale aussi loin et aussi haut que possible. Puis, l'effort m'ayant épuisé, je me laissais aller, complètement décontracté, l'esprit vide. Je sentais alors une retombée d'étincelles piquer mon corps en joyeux aiguillons. Et cela déclenchait en moi le regain immédiat d'action.

A reprendre cette gymnastique tous les matins, il arriva qu'au bout de quelques semaines d'entraînement mon corps et mon esprit s'étaient sensibilisés à tel point qu'ils détectaient d'office la moindre radiation, la plus petite luminosité émises par un autre corps ou un autre esprit. A quoi s'ajoutait la capacité instinctive d'en décoder le langage. Si j'évoquais un être

en réaction colorée, sa réaction physique ou mentale me revenait instantanément comme la fleur envoie sa couleur au regard qui la découvre.

L'intérêt de cette réaction est que cela me permettait de déceler tant ce qui affectait un individu que ce dont il était menacé. Et cela par simple altération de teintes.

Le problème majeur demeurait, qui était d'établir une méthode de travail et d'en énumérer les règles.

Projeter un rayon coloré dans une direction donnée, selon une vitesse précise et la densité adaptée au cas particulier, je m'en sentais capable maintenant. Un effort de pensée soutenu par la décision intérieure me suffisait amplement.

En voici le processus: il fallait évoquer le malade en question, soit en corps physique si je le connaissais, soit dans son corps subtil - ce qui, étant donné mon tempérament, m'était plus agréable - et le soumettre à de légers picotements de couleurs diverses, tout en observant attentivement ses réactions successives pour chaque couleur.

Sitôt que l'un de ces attouchements me paraissait bien accueilli, il arrivait même que la couleur fût immédiatement maintenue en place par l'instinct de conservation du malade - je décantais cette couleur de son environnement et j'en assurais un contact continu avec le point de souffrance ou la lésion. Ceci sans me départir une seconde de l'observation la plus attentive. Car c'était l'observation minutieuse du détail inattendu qui garantissait la réussite.

A ce stade, sûr des réactions, si je voulais appliquer un traitement de longue haleine, il me fallait préparer le terrain.

La préparation du terrain est aussi nécessaire que le labour avant les semailles. Le terrain commande la densité du rayon qui doit être à l'inverse de la sensibilité du malade. Il est clair qu'une souffrance par hyper ne peut être traitée comme une souffrance par hypo.

Un centre nerveux altéré, une surface de peau abîmée, un membre paralysé auront avantage à recevoir, en tant que préparation du terrain, le crépitement de lumière blanche à la puissance 1, 2 ou 3 suivant gravité, inversement proportionnel à la gravité du mal.

Plus le cas est grave et la lésion avancée et plus il faut mesurer la densité de l'envoi et prendre des précautions d'approche. Faute de quoi on risquerait d'aggraver le mal au lieu de le guérir.

Le crépitement numéro 1 prend l'apparence de gouttelettes blanchâtres, un peu transparentes, qui sont instantanément absorbées par la peau.

Le crépitement numéro 2 est formé de pointes multicolores où dominant le blanc, le vert pâle et le violet.

Le numéro 3, le plus fort, est délicat à employer mais souverainement efficace. Ce sont des gouttes d'or fondu dont le contact - d'après témoignages - procure un invraisemblable bien-être. On ne doit s'en servir que dans les cas extrêmes. Il constitue la revitalisation de réserve.

Une fois le terrain étudié et préparé, et les réactions vérifiées, on peut commencer à projeter les rayons.

Après avoir décanté de l'atmosphère environnante le rayon choisi on le dirige sur la partie à soigner.

La réaction qui permet de classer la nature et la gravité du mal peut être vive, douloureuse, renvoyée en boomerang, ou bien se produire lentement, difficilement, après une période d'inertie et avec des temps d'arrêt.

Nous devons considérer que la lumière est une et que ses aspects divers s'ordonnent selon l'état du corps qui la reçoit.

On a remarqué, par exemple, que les tumeurs absorbent volontiers le bleu et que le bleu intense les réduit comme du radium.

Les organes dévitalisés gardent, sous la lumière, un aspect translucide, à la fois terne et mou. Ils repoussent toute couleur jusqu'au moment où, suffisamment revitalisés par fluide magnétique, ils boivent le rayon et en font une nourriture.

Les organes enflammés ont une coloration qui va du rouge le plus sombre au rose sang de pigeon dès que se produit un mieux.

Les organes gravement atteints - comme par le cancer - sont noirs. Plus la maladie est mortelle et plus elle se présente comme une boue qui refuse de se laisser pénétrer par la lumière. Lorsqu'on parvient à la traverser, la guérison se révèle possible.

Dans les affections nerveuses le corps se protège de la lumière qu'on lui envoie par des espèces de décharges en forme d'éclairs incolores.

Dans ce cas particulier, il ne faut pas se servir des rayons directs mais inonder le corps d'une nappe lumineuse. Là aussi on a souvent l'impression de voir la lumière tourner en boue. A la guérison, cette nappe étale est devenue toute claire, d'un blanc strié de mauve.

Quand le malade est de bonne volonté et montre de la confiance, le travail est éminemment simplifié. Une fois le terrain préparé, et la couleur choisie dirigée sur le point voulu, le contact se maintient de lui-même et se renouvelle. Il suffira de vérifier de temps à autre la décroissance de la maladie pour augmenter ou réduire, suivant le cas, la densité de la lumière.

On peut crier victoire lorsqu'on s'aperçoit que le malade n'absorbe plus la lumière mais la rayonne. Il se l'est appropriée. Dès lors il devient conscient de ses responsabilités qu'il va transformer en réalisations.

Ceci suffit à lui assurer la réussite dans tous les domaines qui l'intéressent.

La thérapeutique des rayons présente sans conteste un avantage sur celle des fluides, pour le donneur.

En effet, la projection du fluide annihile toute autre activité. Le donneur le transmet par les mains et cela épuise sa vitalité personnelle.

Toute autre est la thérapeutique des rayons. Dénuée de toute matérialité visible, elle peut être utilisée à n'importe quel moment et dans n'importe quelle circonstance, avec n'importe quel entourage, puisque la pensée y suffit après un bon entraînement. Certes, il ne faut pas avoir à faire une conférence en même temps qu'on donne ces soins, mais ils ne sont nullement incompatibles avec un travail manuel ou le rythme de la vie quotidienne.

La concentration qui a été la pierre angulaire, joue encore un rôle de base. Néanmoins elle devra s'effacer à son tour, comme doit s'effacer la personnalité du "donneur" afin de laisser place libre à l'observation purement objective.

Il est donc bien établi que seules les réactions conscientes ou inconscientes du malade renseignent sur la valeur des soins qui lui ont été donnés.

Si le travail préparatoire a bien été exécuté, le malade n'aura plus besoin d'une tierce personne. Il devient son propre guérisseur. Sa réaction à la couleur ou aux nuances, ayant constitué ce que nous appelons le "diagnostic de l'écho", servira de régulateur pour le traitement d'avenir.

La porte s'est ouverte tout à coup sur le troublant mystère des maladies mentales, si difficiles à élucider, si hasardeux à traiter.

L'approche de cet univers marginal, si étrange bien que bordant le nôtre, développe des paysages à l'infini. Univers dont la caractéristique est la contradiction, dont la teneur essentielle est l'épouvante.

C'est en m'apercevant que le malade mental est gouverné par sa propre atmosphère que j'ai eu l'idée, pour le guérir, d'agir non point sur lui-même comme cela se pratique couramment, mais sur l'environnement.

Le malade mental est prisonnier de forces qu'il n'a pas su ou pas voulu éliminer et qui forment autour de lui une véritable geôle. Pauvreté intérieure, vice ou traumatisme, l'ont livré pieds et poings liés à ces énergies mauvaises.

Esclave de l'incompréhensible, il oppose à l'effroi qui le terrasse un total refus de vivre. Selon son tempérament se déclenche la dépression ou la violence.

Aider l'esclave est bien mais, pour que dure la libération, rénover le maître est mieux.

La solution est de faire envahir l'environnement du malade par la lumière. Non la lumière artificielle, bien entendu, mais celle qui est offerte à tous. Aucun cauchemar, nous l'avons vérifié, ne résiste à une action lumineuse, calme et dense. La lumière répand automatiquement les forces bienfaites dont elle est composée. Incolore, transparente, elle s'intègre à la personnalité du malade et le vide de ses terreurs. Mais il est vidé aussi de sa personnalité. Il faut donc rapidement reconstituer l'individualité qui était la sienne propre et revitaliser sa personne physique pour que l'état tout simple "joie de vivre" la complète. La lumière a joué, dans ce cas, le rôle créateur et protecteur de l'amour, dont découle tout bienfait.

Auteur : Pierre Heilmann